

ॐ

181125



THEosophical LOTUS

REVUE

DE

HAUTES ÉTUDES THÉOSOPHIQUES

Tendant à favoriser le rapprochement
entre l'Orient et l'Occident

SOUS L'INSPIRATION DE

H. P. BLAVATSKY



- RELIGION** : DE LA SOLIDARITÉ UNIVERSELLE.
- PHILOSOPHIE ET COSMOSOPHIE** : ORIENTALES.
- SCIENCES** : SUPRA-SENSIBLES : YOGUISME, HYPNOTISME, FAKIRISME
THÉRAPEUTISME FLUIDIQUE.
- ESTHÉTIQUE** : DE TOUTES LES MANIFESTATIONS DE LA BEAUTÉ.
- ARCHÉOLOGIE** : DES RELIGIONS. **LITTÉRATURE** : ASTRALE.
- INDUSTRIE** : DANS SON UTILITÉ POUR LES PETITS.
- HYGIÈNE** : RÉFORME ALIMENTAIRE, CRÉMATION.

DEUXIÈME ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 15 (JUN 1888) :

- Roca : Réponse aux allégations de M^{me} Blavatsky contre l'ésotérisme chrétien. — H.-P. Blavatsky : Notes à cette réponse.
- Amaravella : Parabrahm. — B. Malon : Louis Dramard.
- Franz Lambert : Psychologie de l'Égypte ancienne. — X : Une fraternité d'Adeptes au XVII^e siècle. — Amaravella : A cœur perdu de Jos. Péladan et les Symboles de M. Bouchor.
- Guymiot : Les bijoux (poésie). — Pensées. — Divers.



GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR

58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 58, PARIS.

U. GAUTIER

LE LOTUS paraît mensuellement, avec 64 pages de texte serré et des suppléments imprévus.

ABONNEMENTS PAR AN

| | |
|---|--------|
| France | 12 fr. |
| Etranger (Belgique, Suisse, Italie, etc.) | 15 fr. |
| Great-Britain, U. K. : 12 sh. — Deutschland : 13 m. — America : D. 3. | |

Les abonnements se paient **d'avance à M. Froment, rue Brézin, 2, Paris**, et partent d'avril et d'octobre de chaque année.

Vente au numéro : Chez M. CARRÉ, dans les librairies MARPON-FLAMMARION, et chez SEVIN, boulevard des Italiens, 8. Prix : 1 fr. 25.

Rédaction : Tout ce qui concerne la *Rédaction* doit être adressé à **M. F. K. Gaboriau, 22, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris**.

Manuscrits : Les manuscrits qui ne seraient pas insérés, seront renvoyés aux auteurs, simplement à leurs risques.

Livres : Il sera sérieusement rendu compte ou fait mention de tout ouvrage intéressant notre programme, dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

Signes abrégatifs : S. T. signifie *Société Théosophique*. — N. de la D. signifie *Note de la Direction*. — N. du T. signifie *Note du Traducteur*. Lorsque ces indications ne sont pas marquées, c'est que la note est de l'auteur de l'article. — M. S. T. veut dire *Membre de la Société Théosophique*; en anglais, F. T. S. (Fellow Theosophical Society) veut dire la même chose.

Responsabilités : L'esprit de notre Revue étant aussi large que cela se peut dans une capitale civilisée, nous prions le lecteur de considérer l'ensemble de notre œuvre, sans s'arrêter aux détails qui pourraient le choquer. Cependant, il est bien entendu que chaque auteur est seul responsable de ses articles, et que la Société Théosophique n'endosse rien autre chose que les documents officiels qu'elle publiera.

Prix des Livres : Comme il est presque toujours inutile de citer les ouvrages de référence, si l'intéressé n'en connaît pas le prix, nous le marquerons en chiffres connus, lorsque nous le saurons : (Avis aux éditeurs et auteurs.)

Translittération et prononciation du sanscrit : Tous les mots *sanscrits* (et quelques autres peu usuels) écrits en ITALIQUES, suivent les règles suivantes :

Toutes les lettres sonnent : ainsi *devakhan* se prononce dévák'hane (donc, pas de voyelles nasales). Il n'y a pas de e muet ; d'ailleurs nous y placerons l'accent. L'h est aspiré, comme dans « une hache » (ainsi, PH n'a pas le son *f* de *philtre*, mais celui de « il frappe haut »), excepté lorsqu'il forme le son *ch* et *tch*, dans SH et CH ; exemple, *Shiva*, prononcez Chiva ; *chêla* prononcez tchéla. Le ç, qui sera évité, se prononce aussi *ch* : exemple, *Çiva*, prononcez Chiva ; et le c, qui sera aussi évité, se prononce également *tch* : exemple, *cêla*, prononcez tchéla. J se prononce *dj* : exemple, *jiva*, prononcez djiva. Le g est toujours dur : ainsi *gita* se prononce guita ; GN se prononce comme dans « agneau » et il s'écrit le plus souvent ñ ou simplement n. S est sifflante X équivalent à *ksh* : exemple, *zatriya*, prononcez kchatrilla. U se prononce toujours ou : exemple *guru*, prononcez gourou. AI, AY et Æ se prononcent ai (aille). AU et AO se prononcent au : exemple, *Gautama*, prononcez gaoutama. EE se prononce i : exemple *geeta*, prononcez ghita. — Les autres signes se prononcent à la française.

Avec ces quelques règles on ne risquera pas de faire de grosses erreurs : l'étymologie et la prononciation seront ainsi respectées d'une façon assez passable.

Lorsque nous écrivons ces mêmes mots en CARACTÈRES ORDINAIRES (c'est-à-dire non en italiques), il faudra les prononcer à la manière ordinaire de la langue française que nous aurons ainsi dotée de mots nouveaux.

LE LOTUS

सत्यात् नास्ति परी धर्मः ।

IL N'Y A PAS DE RELIGION PLUS ÉLEVÉE QUE LA VÉRITÉ

(Devise des Maharajas de Bénarès.)

RÉPONSE DE L'ABBÉ ROCA

AUX ALLÉGATIONS DE M^{mo} BLAVATSKY CONTRE L'ÉSOTÉRISME
CHRÉTIEN

I. Disons-le discrètement, on est assez embarrassé avec M^{mo} Blavatsky, et l'on ne sait trop sur quel pied poser devant elle. Si vous trouvez qu'elle a le toucher rude, — et je ne suis pas le seul à le constater, — c'est que « vous avez la peau bien sensible ». Vous prenez pour des bourrades, les caresses d'une main dont la douceur est tellement bouddhiste « qu'elle ne donnerait pas même une tape à un chien, pour l'empêcher d'aboyer ». Le plus léger souffle d'elle « vous paraît une bourrasque », et ce qui n'est que *zéphir* vous semble *aquilon*, à vous, pauvre petit roseau de La Fontaine.

Passe. De pareilles méprises se conçoivent à la rigueur ; mais ce qu'on ne peut concevoir en aucune manière, c'est que le même sujet soit à la fois, aux yeux de M^{mo} Blavatsky, « un *defensor fidei*, un prêtre catholique, un simple curé, pour lequel on regrette de s'être dérangée, — et un abbé qui a jeté par-dessus les moulins son bonnet d'ecclésiastique orthodoxe et papiste, et qui, négligeant le véritable ésotérisme des Brahmes et des Bouddhistes, des gnostiques payens et chrétiens, comme de l'authentique cabale, et ne sachant rien des doctrines des théosophes, s'est fabriqué un christianisme à lui, un ésotérisme *sui generis*. » Elle ajoute : « J'avoue que je ne le comprends pas. »

Je crois bien ! ni moi non plus, chère Madame, ni personne au monde ne comprendra jamais qu'un même homme puisse être en même temps un « *defensor fidei*, un pauvre curé qui ne mérite pas

qu'on se dérange pour lui, — et un abbé décoiffé de son bonnet d'ecclésiastique orthodoxe et papiste. » Ces qualificatifs jurent entre eux, comme la lumière jure avec les ténèbres (1).

Je ne dirai pas de M^{me} Blavatsky « qu'elle parle au vent et à l'aventure », comme elle a fait de moi ; mais elle en a singulièrement l'air, tout de même, en plus d'un endroit. Qu'on en juge : si je hausse tant soit peu la voix, aussitôt je prends avec elle « un ton menaçant ». Pourtant, elle a bien voulu reconnaître que j'ai « la mansuétude, non pas d'un chrétien, — car les chrétiens, dit-elle, ne sont ni humbles, ni doux dans leurs polémiques, — mais d'un bouddhiste. »

Elle devrait donc être contente... pas du tout ! Mal m'en a pris de mon parler bouddhiste. Ce parler, dans ma bouche, ne lui dit rien qui vaille. Mes hommages lui produisent l'effet « d'un mât de Cocagne, érigé pour servir de support aux brimborions chrétiens qu'une main apostolique et romaine — (bon ! me voilà redevenu simple curé pour la circonstance), — y attache à profusion, ou d'une poupée hindo-théosophique, affublée d'amulettes papistes, — (*papistes*, vous avez entendu).

M^{me} Blavatsky est bien difficile à satisfaire : « Loin de s'enivrer au fumet capiteux de mes éloges », ces éloges l'indisposent : « Je le confesse, dit-elle, avec ma franchise et ma rondeur ordinaires, comme sans ambages, je sens un redoublement de méfiance. » Et comme je deviens noir à ses yeux ! Entendez les dilemmes répétés dont elle dirige contre moi les quatre cornes : « Ou M. l'abbé s'obstine à ne pas me comprendre, dit-elle, où il poursuit un but. Je crois comprendre : ou il parle au vent et à l'aventure, ou il a voulu me mettre au pied du mur pour me forcer à m'expliquer, pour obtenir de moi une réponse catégorique » et me compromettre par ce moyen « aux yeux des chrétiens parmi lesquels je me ferai de nouveaux ennemis, — et ce sera autant de gagné. »

Voilà ce qu'elle appelle « mon petit arrangement ». Est-ce assez canaille, de ma part ! Vilain abbé Roca, se peut-il que tant de ruse entre dans ce faux bonhomme ? C'est égal ! le malin ne réussira pas à donner le change à M^{me} Blavatsky. « La direction du *Lotus*

(1) Ne se pourrait-il pas que ces qualificatifs soient dus aux lettres mêmes, aux « Notes » de M. Roca ? Ils paraissent *contradictaires* peut-être dans ces « Notes » et, sous sa plume... habile, et lorsqu'on n'a ni mes réponses, ni ses lettres — de vrais kaléidoscopes littéraires — sous les yeux ? La direction du *Lotus* ferait bien de publier notre correspondance, depuis la première lettre de M. Roca jusqu'à la dernière, avec mes réponses. La brochure serait intéressante et le public plus à même de juger lequel de nous deux a tort. H.-P. BLAVATSKY.

français a pu s'y tromper, s'écrie-t-elle, mais la directrice du *Lucifer* anglais y a vu clair. » Consuls, dormez tranquilles au pied du Capitole; il y a qui veille là haut, et vous entendrez de beaux cris, si les Gaulois en tentent l'escalade (2).

Mon Dieu ! mais qu'ai-je donc fait à cette bonne dame, pour la mettre dans cet état ? Il est vrai que je suis prêtre catholique (bien que « j'aie jeté mon bonnet carré par-dessus les moulins »). Et ces prêtres, elle les sait par cœur, allez. « N'a-t-elle pas pour elle toute une longue vie passée à connaître les *susdits prêtres* ? » On m'affirmait un jour que la « Christolâtrie » inspire parfois tant d'horreur à certaines âmes, qu'elles en deviennent Christophobes et prêtresphobes. Espérons que ce ne sera jamais le cas des Bouddhistes dont la mansuétude est inaltérable (3).

Qu'on se rassure et qu'on se calme à mon sujet ! Il n'y a pas lieu à tant d'alarmes. L'abbé Roca n'est rien de ce que l'on suppose, et il est même désolé d'avoir causé ce tintouin. Croyez, chère Madame, que ni « je ne parle au vent et à l'aventure », comme j'espère vous le prouver, ni je ne cherche à vous jouer aucun mauvais tour; — vous le verrez au reste plus loin. Vos terreurs sont vaines; vous cherchez un dessous de cartes là où il n'y a rien du tout, si ce n'est peut-être une forte dose de naïveté.

Je dirais volontiers à M^{me} Blavatsky ce qu'est ce pauvre abbé Roca, si d'ailleurs elle ne l'avait pas jugé mieux qu'il ne s'était jugé lui-même jusqu'ici. La première appréciation de cette dame était la bonne. Elle aurait bien fait de s'y tenir. Oui, elle avait raison plus que je ne pensais, quand elle me traitait d'*optimiste*. Je le reconnais à présent, je suis plus qu'un optimiste, je suis un *simpliste* qui s'illusionne facilement, habitué que je suis à tout regarder à travers le prisme du Saint Evangile de Jésus-Christ.

II. Il m'en coûte énormément, même à cette heure où M^{me} Blavatsky a pourtant si bien mis tous ses points sur les *i*, de rabattre quelque chose de mon estime et de mon admiration pour elle. Non ! je ne puis pas, je ne veux pas croire encore qu'elle soit, elle et ses maîtres, ce qu'elle affirme si carrément.

(2) Les *oies* ont sauvé le Capitole, mais les *oints* ont perdu Rome. H.-P. BLAVATSKY.

(3) M. l'abbé se trompe encore une fois. Je ne suis ni « Christophobe » — vu que le Christos impersonnel de la Gnose est identique à mes yeux avec l'Esprit divin de l'Illumination, ni « prêtresphobe », parce que j'ai le plus grand respect pour certains prêtres. Seulement, je me méfie des lévites en général, autant du rabat blanc du protestant que de la soutane du prêtre catholique. L'*Odium theologicum* m'est connu personnellement et dans toute sa fureur. Mais, imbue des principes bouddhistes, je ne hais personne, pas même mes ennemis. Hairait-on l'éclair, parce que l'on mettrait un paratonnerre sur son toit ? H.-P. BLAVATSKY.

Songez donc! j'avais conçu de si douces espérances à l'avènement de cette théosophie hindoue, aux premiers accents de ces voix orientales sorties des sanctuaires de l'Himalaya, et qui réveillaient des échos si harmonieux dans nos Églises Chrétiennes (4)! J'aimais tant à croire que ces semeurs nouveaux étaient ceux dont J. de Maistre se figurait entendre déjà les pas au versant des montagnes voisines. Je les avais pris pour les ouvriers évangéliques dont le Christ disait à ses disciples : « Priez le maître de la moisson, le Père céleste, de les envoyer nombreux et au plus tôt, dans vos cultures. » (Luc, X, 2, et Joan. IV, 35 et seq.) Je voulais me persuader que les « Frères » étaient les Missionnaires que les prophètes avaient annoncés, et dont Malachie nous assura qu'ils viendraient incliner le cœur des Pères (de l'Orient) vers le cœur des Enfants (de l'Occident), et le cœur des Enfants vers le cœur des Pères, nos glorieux ancêtres des premiers âges (Mal., IV, 5, et Matth., XI, 14) (5).

Eh! quoi, je me serais trompé! Votre langage m'afflige, Madame, et ne réjouira personne chez nous, sur aucun point de l'Europe, excepté peut-être en Turquie.

Il y aurait donc, si les Bouddhistes ne se trompent pas et ne se

(4) Ceci, par exemple, est trop fort! Comment, « les voix orientales sorties des sanctuaires de l'Himalaya réveillaient des échos *si harmonieux* » dans vos « Églises chrétiennes », et les prêtres de ces Églises les dénonçaient dès qu'ils les entendirent en Amérique et aux Indes — comme la VOIX DE SATAN! Ceci est du sentiment à l'eau de rose, et de l'optimisme contre toute évidence. H.-P. BLAVATSKY.

(5) La Théosophie hindoue — et l'abbé Roca le sait mieux que personne — est proclamée par son Église comme sortant de l'enfer. Les évêques catholiques de Bombay, de Calcutta et autres grandes villes des Indes furent tellement effrayés de l'harmonie de ces voix qu'ils forcèrent les *fidèles* à se boucher les oreilles avec du coton dès le premier jour. Ils menacèrent d'excommunier « quiconque approcherait du repaire des sorciers nouvellement débarqués d'Amérique, de ces ambassadeurs plénipotentiaires de l'ennemi de Dieu et du Grand Révolté (sic.) ». Ceci fut dit par l'Archevêque de Calcutta, s'il vous plaît, en 1879. Un autre digne et saint homme, un missionnaire apostolique, à Simla, craignant, fort à tort, une « rivalité de métier » peut-être, annonça en plein sermon, mon arrivée dans cette Résidence bucolique des vice-rois des Indes, comme celle de « la Pythonisse du Grand maudit » (style de Mirville et des Mousseaux). Ils étaient donc sourds tous ces « bons Pères » qu'ils n'entendaient pas les voix *harmonieuses*, même ayant leurs nez sur les Himalayas? Il n'est donc pas vrai que depuis douze ans les descendants de vos « glorieux ancêtres des premiers âges » — pourquoi ne pas ajouter aux (Saint) Cyrille de sanglante mémoire et à (Saint) Eusèbe de menteuse mémoire les *Saints* Pères de l'Inquisition, les Torquemada et C^{ie}? — nous poursuivent partout, déchirant à belles dents nos réputations puisqu'ils n'ont plus le pouvoir de déchirer nos corps avec leurs instruments de torture? C'est donc un rêve que ces tas de brochures et de livres émanant des missionnaires, pleins de calomnies les plus noires, de mensonges les plus effrontés, d'insinuations les plus basses?.. Nous les avons cependant, dans la bibliothèque d'Adyar. H.-P. BLAVATSKY.

calomnient point, il y aurait deux théosophies, l'une chrétienne et l'autre payenne, comme je sais qu'il y a deux mysticismes et même trois d'après Goërres — et aussi deux gnoses ou gnosticisimes et deux occultismes, les uns orthodoxes, les autres hétérodoxes ; et encore deux Kabbales, l'une datant d'avant Esdras, l'autre depuis Esdras, — et enfin deux magies, l'une blanche, l'autre noire.

Mais alors, M^{me} Blavatsky, au lieu de me présenter à ses lecteurs comme dénué de tout ésotérisme, et absolument ignorant de toute théosophie, aurait dû, ce me semble, convenir toute suite que ma théosophie et mon ésotérisme n'ont rien de commun avec ceux de ses maîtres (6) par la raison très simple que les miens sont chrétiens tandis que les siens sont payens (6*).

Au reste, si elle n'a pas commencé par me rendre cette justice au début de sa réfutation, elle s'est exécutée d'assez bonne grâce à la fin, et je l'en remercie.

Voici ce qu'elle dit : « Tout en parlant en apparence la même langue tous les deux, nos idées quant à la valeur et au sens de l'ésotérisme brahmo-bouddhiste et de celui des gnostiques, sont diamétralement opposées. » (Qui sait ? je n'en suis pas encore bien

(6) L'ésotérisme de nos maîtres (disons plutôt leur philosophie divine) est celui des plus grands PAYENS de l'antiquité. Ailleurs, l'abbé Roca parle avec mépris du terme. J'y répondrai tout à l'heure. En attendant, je demande s'il se trouverait dans l'univers entier un homme assez osé (excepté les missionnaires ignorants) pour parler avec mépris de la religion de Socrate, de Platon, d'Anaxagore ou d'Épictète ! Certes, moi la première, je préférerais la place de servante d'un Platon payen, ou d'un Épictète, esclave lui-même, à l'office du premier cardinal d'un Alexandre ou d'un César Borgia, ou même d'un Léon XIII.
H.-P. BLAVATSKY.

(6*) C'est ce que j'ai fait sur tous les tons. On n'a qu'à lire mes deux « notes » pour s'en assurer. Oui, il y a deux théosophies — l'une, universelle (la nôtre), l'autre, *sectaire* (la vôtre). Oui, il y a deux Kabbales, l'une compilée par Siméon Ben Jochai dans le *Sohar* au ⁱⁱe siècle (nous disons le premier), qui est la vraie Kabbale des Initiés qui est perdue et dont l'original se trouve dans le Livre Chaldéen *des Nombres* ; et l'autre, celle qui existe dans les traductions latines de vos bibliothèques, Kabbale dénaturée au ^{xiii}e siècle par Moïse de Léon, pseudographe composé par cet Israélite espagnol, *avec l'aide et sous l'inspiration directe* des chrétiens de la Syrie et de la Chaldée, *sur les traditions conservées dans les Midraschim et les fragments restant du vrai Sohar*. Et voici pourquoi on'y retrouve la Trinité et autres dogmes chrétiens, et que les Rabbins qui n'ont pas eu la chance d'avoir conservé dans leurs familles des chapitres de la Kabbale authentique ne veulent rien savoir de celle de Moïse de Léon (celle de Rosenroth et C^o) dont ils rient. Voyez plutôt Munk ce qu'il en dit. Le mysticisme et la Kabbale sur lesquels M. l'abbé et les autres reposent leurs données leur viennent donc de Moïse de Léon, comme leur système des Sephiroth leur vient du Tholuck, l. c., pages 24 et 31, leur grande autorité. Ce fut Haya Gaon (mort en 1038) qui le premier développa le système Sephirothal comme nous l'avons maintenant, c'est-à-dire un système qui, comme le *Sohar* et autres livres kabbalistiques, a été filtré au moyen âge dans la Gnose déjà défigurée par les Chrétiens des premiers siècles.
H.-P. BLAVATSKY.

convaincu — et je dirai pourquoi plus bas.) Elle poursuit : « Il puise ses conclusions et ses données ésotériques à des sources que je ne saurais connaître, puisqu'elles sont d'invention moderne, — (pas si moderne, Madame, vous verrez —) tandis que moi je lui parle la langue des vieux initiés, et lui donne les conclusions de l'ésotérisme archaïque. »

A quoi je réponds que l'on peut bien admettre à la rigueur la contemporanéité des deux ésotérismes, car probablement l'erreur est aussi ancienne que la vérité, du moins sur notre terre ; mais que dans aucun cas on ne saurait donner la priorité à la source altérée sur la source pure (7).

M^{me} Blavatsky, si elle avait raison, nous aurait rendu, à nous, un très grand service, et à ses maîtres le pire de tous, en nous ouvrant les yeux comme elle a fait sur le *paganisme* de leurs doctrines. Le mot est grave, mais c'est elle qui l'a prononcé la première — (on l'entendra,) — et qui me force à le répéter (8).

Si les déclarations que je vais reproduire sont fondées, il en résulterait, net, que M. de Saint-Yves avait absolument raison quand il écrivait : « Il viendra un temps où de nouveaux missionnaires *judéo-chrétiens* — (et non pas *pagano-bouddhistes*) — rétabliront une parfaite communion de science et d'amour entre tous les centres religieux de la terre. » (*Mis. des Juifs*, p. 178.)

Ces Missionnaires judéo-chrétiens se trouveront être nécessairement les héritiers légitimes des sacerdoce Egypto-Kaldéens,

(7) Précisément. Or, comme la théologie chrétienne est la plus jeune et que même le *Judaïsme d'Esdras* n'est que son aîné de 400 ans, il s'ensuit que la source des Aryas à laquelle ont bu les Arhats de Gautama ayant la priorité doit être *la source pure* tandis que toutes les autres sont altérées. Nous sommes parfaitement d'accord, quelquefois, à ce qu'il paraît. H.-P. BLAVATSKY.

(8) Je ne m'en dédis nullement. N'étant ni Chrétienne, ni Juive, ni Musulmane, je dois être nécessairement *payenne*, si l'étymologie scientifique du terme, vaut quelque chose. L'abbé Roca a l'air de me faire des excuses du terme qu'il répète. On dirait qu'il cherche à faire accroire aux lecteurs que ce n'était qu'un *lapsus calami*, un *lapsus linguae*, que sais-je ! Mais du tout ; quelle est l'origine du mot *payen* ? *Paganus* voulait dire, dans les premiers siècles, un habitant des villages, un paysan, si l'on veut, c'est-à-dire celui qui vivant trop éloigné des centres du nouveau prosélytisme était resté (fort heureusement pour lui peut-être) dans la croyance de ses pères. Tout ce qui n'est pas *perverti* à la théologie sacerdotale est *payen*, idolâtre et vient du diable, selon l'Eglise Latine. Et que nous importe l'étymologie de Rome, dont l'adoption fut imposée par les circonstances sur les autres peuples ? *Je suis démocrate* dans le vrai sens du mot. Je respecte le villageois, l'homme des champs et de la nature, le travailleur honnête et bafoué des riches. Et je dis à haute voix que j'aime mieux être *payenne* avec les paysans, que catholique romaine avec les Princes de l'Eglise, dont je me soucie fort peu tant que je ne les trouve pas sur mon chemin. Encore une fois, c'est un petit *flasco* que M. l'abbé vient de faire. *Vide* note 6. H.-P. BLAVATSKY.

puisque Moïse, tout le monde le sait, avait été initié à toute la gnose des sanctuaires de l'Égypte (*Eruditus est Moyses in omni scientiâ ægyptiorum*. Act. VII, 22); ces derniers sanctuaires se rattachaient à leur tour, par voie ascendante, à cette primitive et mystérieuse Eglise des *protogones* « *quorum nomina sunt inscripta in cælis* », d'après le solennel enseignement de saint Paul (Hebr. XII, 23). On remonte assez bien les degrés de cette glorieuse filiation, à travers l'œuvre splendide de l'auteur des Missions.

M^{me} Blavatsky peut voir par là que les sources où puisent les catholiques ne sont pas d'invention moderne, comme il lui a plu de le dire (9).

La thèse du marquis de Saint-Yves sortirait victorieuse des affirmations mêmes de ma savante contradictrice (10). J'y perdrais

(9) Désolée de le contredire encore et toujours. A mes yeux, les sources où puisent les catholiques sont fort modernes en comparaison des Védas et même du Bouddhisme. Les « solennels enseignements » de saint Paul dateraient du siècle vi ou vii — lorsque revues et bien corrigées, ses *Épîtres* furent enfin admises dans le Canon des Évangiles après en avoir été exilées pendant plusieurs siècles — plutôt que de l'an 60. Autrement, pourquoi donc (saint) Pierre aurait-il personnifié et persécuté son ennemi Paul sous le nom de Simon le Mage, un nom devenu aussi générique que celui d'un Torquemada ou d'un Merlin? H.-P. BLAVATSKY.

(10) J'ai bien peur que la thèse de M. (le marquis de) Saint-Yves ne sorte pas plus victorieuse de mes mains que les rêves couleur de rose et l'optimisme de mon honoré correspondant. Les sources qu'on y trouve ne remontent pas plus haut que les visions personnelles du savant auteur. Je n'ai jamais lu l'ouvrage en entier, mais il m'a suffi d'en lire les premières pages et le compte-rendu manuscrit d'un de ses fervents admirateurs pour m'assurer que ni les données ésotériques de la littérature sacrée des Brahmes, ni les recherches exotériques des sanskritistes, ni les fragments de l'histoire des Aryas de Bhâratavarsha, rien, absolument rien de connu aux plus grands pandits du pays, ou même aux orientalistes européens, ne supportait cette « thèse » que m'oppose M. l'abbé Roca. C'est un livre fait pour éclipser en fiction savante les œuvres de Jules Verne, et l'abbé pourrait tout aussi bien opposer à mes « contradictions » les œuvres d'Edgar Poe, le Jules Verne du mysticisme Américain. Cet ouvrage est entièrement dénué de toute base historique ou même traditionnelle. La « biographie » de Rama y est aussi fictive que l'idée que le Kali Youga est l'âge d'or. L'auteur est certes un homme de grand talent, mais son imagination fantaisiste est plus remarquable que son érudition. Les théosophes indous sont prêts à relever le gant s'il leur est jeté. Que M. l'abbé Roca ou quelque autre parmi les admirateurs de la « Mission » prenne la peine de transcrire tous les passages qui mentionnent Rama et les autres héros de l'ancienne Aryavarta. Qu'ils appuient leurs affirmations par des preuves *historiques* et des noms d'anciens auteurs (dont on ne trouve pas une trace dans cet ouvrage). Les théosophes indous et autres y répondront en renversant une à une toutes les pierres de la bâtisse fondée sur l'étymologie phonétique du nom de Rama que l'auteur a fait une vraie tour de Babel. Nous donnerons toutes les preuves historiques, théologiques, philologiques, et surtout — logiques. Rama n'a rien eu à faire avec les Py-Ramides (!!), rien du tout avec Ramsès, pas même avec Brahma, ou les Brahmanes, dans le

une illusion ; je me raffermirais dans mes convictions toutes chrétiennes.

Les théosophes hindous auraient alors donné leur mesure. Quant à la théosophie en elle-même, elle ne perdrait rien certainement de son caractère universaliste. M^{me} Blavatsky reconnaît elle-même que « la théosophie n'est ni le Bouddhisme, ni le Mahométiisme, ni l'Hindouisme, mais la synthèse ésotérique de toutes les religions et de toutes les philosophies connues. » Il est vrai qu'à ses yeux, elle n'est pas non plus le Christianisme ; mais j'ose croire qu'elle se trompe sur ce point. A mon sens, la vraie théosophie se confond avec le véritable Christianisme, avec le Christianisme intégral, scientifique, tel que le conçoivent avec l'auteur des Missions, les Catholiques éclairés, les Kabbalistes orthodoxes, les Johannites de l'école traditionnelle des Joachim de Flore, des Jean de Parme, des Franciscains et des Carméléens, à qui M. Renan a consacré la plus savante de ses œuvres de critique, qui n'est certes pas sa *Vie de Jésus*. (Voir la dissertation de M. Renan sur l'*Évangile éternel* de Joachim de Flore, publiée dans la *Revue des Deux-Mondes*, à partir de la 1^{re} livraison du numéro 1^{er} juillet 1866.)

III. Moi, j'avais espéré, dans ma puérile candeur, — l'ai-je assez dit et répété dans mes premiers articles insérés au *Lotus* ? — que les « Sages » de l'Himalaya pouvaient eux aussi mettre la main à la construction de cette belle et glorieuse Synthèse théosopho-chrétienne. Était-ce un rêve, et faut-il y renoncer ? Eh bien ! non, du moins pas encore, pas de si tôt !

M^{me} Blavatsky, il est vrai, ne garde pas de ménagement ; elle tranche d'une main prompte et vive : « J'ai posé l'éteignoir, dit-elle, sur l'espoir couleur de rose dont brillait la flamme de l'abbé Roca, dans sa première lettre ; car je ne pouvais prendre au sérieux de simples compliments de politesse d'un abbé français et

sens voulu ; et encore moins avec les « Ab-Ramides » (!!!). Pourquoi pas avec Ram-bouillet, dans ce cas, ou « le Dimanche des Rameaux » ? La *Mission des Juifs* est un fort beau roman, une fantaisie admirable ; seulement le Rama qu'on y trouve n'est pas plus le Rama des Indous que la baleine qui a avalé Jonas n'est la baleine zoologique qui se promène dans les mers du Nord et du Sud. Je ne m'oppose pas du tout à ce que les Chrétiens avalent baleine et Jonas, si l'appétit leur en dit, mais je me refuse absolument à avaler le Rama de la *Mission des Juifs*. L'idée fondamentale de cette œuvre pourrait sourire à ces Anglais qui tiennent à l'honneur de prouver que la nation Britannique descend en ligne directe des dix tribus d'Israël : de ces tribus *perdues avant d'être nées*, car les Juifs n'ont jamais eu que deux tribus dont une n'était qu'une caste, la tribu de Juda, et celle de Lévi, la caste sacerdotale. Les autres n'étaient que les signes du Zodiaque personnifiés. Que peut avoir Rama à faire avec tout cela ? H.-P. BLAVATSKY.

chrétien, à l'adresse des Mahatmas *Payens* ! » — Le mot y est, mais c'est moi qui le souligne, et pour cause.

Ah ! Madame, ce que vous avez pris pour de simples compliments n'était pas un leurre pourtant ! C'était l'expression sincère, sinon d'une conviction bien établie, du moins d'un désir ardent et d'un vœu tout en votre faveur. Le Christ se passerait bien des bouddhistes, s'il le fallait ; mais les bouddhistes ne se passeront pas de lui, certainement... et vous n'entendez pas vous en passer, je suppose, intelligente comme vous êtes (11). Je ne désespère pas de dissiper le malentendu. Il y en a un.

Je ne regrette aucun mot de tout ce que j'ai publié, en vue de l'accord, dans le *Lotus* et ailleurs, car si, d'une part, j'y attrape pas mal d'horions et de quolibets désagréables, de l'autre j'en retire l'avantage d'avoir fait preuve de bonne volonté, de large tolérance et de fraternité toute chrétienne, — sinon bouddhiste.

Mon honorée correspondante se flatte d'avoir renversé mon édifice. « Il s'est écroulé sous un souffle léger, dit-elle, comme un simple château de cartes, et ce n'est pas toujours de ma faute. » A qui donc la faute ? Elle n'est pas de moi non plus, et je serais désolé si j'avais contraint M^{me} Blavatsky à saper cette fondation, car elle aurait travaillé contre elle et non pas contre moi. Elle aurait brisé mon espoir, c'est vrai ; elle aurait aussi brisé mon cœur de français, d'euro péen et de Prêtre de Jésus-Christ, c'est

(11) Je me permets de répondre que Bouddha est l'ainé de Jésus (confondu avec Christos) de 600 ans. Donc, les Bouddhistes, — dont le système religieux est cristallisé depuis leur dernier Concile ecclésiastique qui est antérieur au premier Concile de l'église chrétienne de quelques siècles — se sont bien passés du Christ inventé par cette dernière. Ils ont leur Bouddha, qui est leur Christ. Leur religion qui surpasse en sublimité morale tout ce qui fut inventé ou prêché dans ce monde jusqu'ici, est l'ainée du Christianisme, et tout ce qu'il y a de beau dans le Sermon sur la montagne, c'est-à-dire tout ce qui se trouve dans les Evangiles, se trouvait déjà depuis des siècles dans les Aphorismes de Gautama Bouddha, dans ceux de Confucius, et dans la Bhagavat-Guita. Que veut donc dire l'abbé Roca en affirmant que les Bouddhistes « ne se passeront pas de lui (le Christ) certainement », alors qu'ils s'en sont passés pendant 2000 ans ? Que voudrait-il insinuer en parlant de même de moi ? J'ai l'honneur de lui faire observer qu'il fut un temps où je croyais comme lui ; qu'il fut un temps où j'étais assez nigaude pour croire à ce qui ne m'avait jamais été démontré, mais que n'y croyant plus et frisant la soixantaine, il est bien improbable que je me laisse attraper à la glu de beaux sentiments. Non, il n'y a aucun malentendu du tout. Si malgré les points que je mets sur mes t, il persistait à ne pas vouloir me comprendre, c'est qu'il y mettrait de la mauvaise volonté. Serait-ce qu'il voudrait prolonger une polémique impossible, parce que ne pouvant répondre à mes arguments par des preuves de la même valeur, il voudrait, néanmoins, avoir le dernier mot ? Dans ce cas je le lui cède avec plaisir. Je n'ai vraiment ni le temps ni le désir de combattre des moulins à vents. H.-P. BLAVATSKY.

encore vrai. Mais du même coup elle se serait brisée elle-même, et qu'aurait-elle donc tant à se féliciter de ce résultat (12) ?

IV. Vous allez voir : Que peut-on prétendre ici ? Déposséder le Christ de ses grandes conquêtes ? Faire reculer la civilisation qui s'inaugure sous ses auspices ? Renverser ses autels dans l'Occident ? Arracher son nom de notre sol ? — Prenez garde ! leur crierait M. Renan, ce même Renan que M^{me} Blavatsky invoque contre moi ; prenez garde ! « Arracher ce nom de la terre, ce serait aujourd'hui l'ébranler jusqu'au fondement ! » (*Vie de Jésus.*)

Trop tard ! il est le Maître : son Esprit est devenu pour toujours notre esprit public ; son âme est passée dans notre âme. Christ et Chrétienté ne font plus qu'un désormais. Les principes de son Saint Evangile, toutes les idées de fraternité, de tolérance, de solidarité, d'union, de mutualité, et tant d'autres qui se rattachent à la glorieuse trilogie de notre immortelle Révolution, s'appêtent à triompher avec les principes mêmes de la Civilisation moderne, laquelle portera ses bienfaits dans toutes les parties du monde et jusque dans cet Orient qui ne la comprend pas encore, et qui voudrait tenter de l'étouffer dans son berceau, en Occident. Miséricorde de mon Dieu !

Juste ciel ! quelle entreprise !... On a traité de « *baroque* » une de mes idées ; et celle-là donc, de quel nom faudrait-il la qualifier, s'il était vrai qu'elle eût germé dans une tête quelconque ! Est-ce qu'on ne voit pas ce qui se passe ? Quels tressaillements partout ! Et nous ne sommes qu'à l'aube du *Jour Nouveau*. Le

(12) Monsieur l'abbé est vraiment trop sensible. Je le remercie de sa sollicitude toute... chrétienne pour mon humble personne ; mais au risque de lui « briser » encore une fois « le cœur », la vérité m'oblige à confesser que je ne comprends pas du tout cet acharnement, malgré mes protestations, à gémir sur mon sort. Malheureusement pour lui, je suis fort peu tendre de ma nature : il ne m'édifiera pas. Seulement, s'il continuait ses jérémiades sur l'air de « Ma Tante Aurore » il édifierait les lecteurs du *Lotus* encore moins que moi. Qu'il se tranquillise donc, et que son cœur navré se console. *Ne me brise pas qui veut* : je ne cours aucun danger. D'autres, et de plus forts que lui, ont essayé de me plier à leurs idées, ou de me briser. Mais j'ai l'épiderme *tartare*, il paraît ; ni menaces ni irlandées des fleurs de sa rhétorique et saupoudrées des pâles roseurs de sa poésie, ni compliments à l'adresse de mon « intelligence » ne me toucheront. J'apprécie à sa juste valeur son désir de confondre les deux ésotérismes — l'ésotérisme chrétien et celui des vieux Initiés de l'Atlantide submergée. Cela ne m'empêche pas de voir ce désir bâti sur le terrain des châteaux en Espagne. Les deux ésotérismes se sont bien passés l'un de l'autre pendant des siècles, ils peuvent vivre côte à côte sans trop se heurter pour le reste du *Kali Youga*, l'âge noir et fatal, l'âge des causes et effets sinistres, ce qui ne l'a pas empêché d'être représenté, en France, comme l'âge d'or — une des erreurs acceptées par l'abbé Roca avec la foi innocente qui le caractérise. H.-P. BLAVATSKY.

Soleil qui est le Christ, « *le Christ Solaire* », comme disent les Kabbalistes, ce Soleil ne s'est pas encore levé sur nous ; mais l'aurore est belle, pleine de rayons, de parfums et d'espérances ! Et l'on voudrait arrêter la marche ascendante de cet astre ! Ce serait insensé ! Non, la Seine, ni aucun autre fleuve d'Europe ne verra ce que vit le Nil, au dire de Lefranc de Pompignan :

Le Nil a vu sur ses rivages,
Les noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'Astre éclatant de l'Univers ;

car alors il arriverait ce que le Poète chante dans la même strophe :

Cris impuissants, fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Lançait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs ! »

Cela n'est pas possible. Non, non ! la Chrétienté n'aura pas à repousser une pareille tentative. Ce n'est pas ça qu'a pu vouloir dire M^{me} Blavatsky (13).

V. Pourtant voici de terribles affirmations, ou plutôt de hardies négations ; — mais qui s'expliquent à mes yeux je dirai comment.

« Je nie *in toto*, s'écrie-t-elle, le Christ inventé par l'Église ; je nie en même temps toutes les doctrines, toutes les interprétations et tous les dogmes anciens et modernes qui concernent ce personnage... J'ai l'aversion la plus vive pour la *Christolâtrie* des Églises. Je hais ces dogmes et ces doctrines qui ont dégradé le Christos idéal, en en faisant un fétiche anthropomorphe, absurde et grotesque... Jésus crucifié n'est qu'une illusion, et son histoire une allégorie... Pour moi Jésus-Christ, c'est-à-dire l'Homme-Dieu des Chrétiens, copie des Avatars de tous les pays, du Christna hindou, comme de l'Horus égyptien, n'a jamais été un personnage historique. C'est une personnification déifiée du type glorifié des grands Hiérophantes des Temples et son histoire

(13) M. l'abbé se trompe. C'était là ma pensée. « Les obscurs blasphémateurs » dont il parle sont les chrétiens des premiers siècles ; ces bandes de brigands catéchistes, de voleurs déguenillés et sales, ramassés dans tous les cloaques des provinces romaines et figurant comme « garde d'honneur » de leurs *Saintetés*, les Cyrille de meurtrière mémoire, les bouchers de la Sainte Eglise, ce sanglant assommoir pendant près de dix-sept siècles. H.-P. BLAVATSKY.

racontée dans le Nouveau Testament n'est qu'une allégorie » (14).

Ces dénégations sont graves sans doute, et il devient évident que dans ces termes et sur ce terrain, il n'y aurait pas de transaction possible, pas d'entente à espérer entre Chrétiens et Bouddhistes (15).

Mais on peut, heureusement, tourner la question, la présenter sous une autre face, et la résoudre favorablement. Nous allons essayer. Un seul mot me gêne plus à lui seul que tous les précédents ; c'est celui que j'ai souligné plus haut, dans le dire de M^{me} Blavatsky qui s'est donnée, elle et les Mahatmas, comme PAYENS. Mais encore là faut-il prendre au sérieux cet étrange langage ? Je ne le pense pas. Il y a là une équivoque, un *qui pro quo*, nécessairement.

J'ai idée que rien au monde n'est moins payen que les conceptions des « Frères » et de leurs adeptes (16). Ma noble partenaire dira si je me trompe, après m'avoir fait l'honneur de m'écouter très attentivement. Je la supplie d'y bien réfléchir, et surtout de ne pas se figurer qu'il se cache un piège sous mes paroles. Mon verbe est franc, limpide comme un cristal de roche :

Voyons, chère Madame, vous rendez-vous bien compte du sens que revêt le mot *payen*, dans l'intellect européen, et d'après tous nos lexiques ? (Voir entre autres Quicherat que je viens de *reconsulter*.) Les payens, en latin *pagani*, de *pagus*, bourgade ou village, étaient les *pago-dediti*, les confinés au bourg, les campagnards, les ignares idolâtres qui prenaient les signes sacrés, les symboles religieux pour des réalités divines. Comment croire que les Mahatmas et M^{me} Blavatsky sont de ces gens-là ? Je suis persuadé du contraire (17).

(14) Parfaitement ; M. l'abbé a une mémoire remarquable. H.-P. BLAVATSKY.

(15) M. l'abbé Roca a raison. Aucune entente n'est possible entre la christologie dogmatique des Eglises, son dieu anthropomorphe et les Esotéristes orientaux. Le vrai Christianisme est mort avec la Gnose. H.-P. BLAVATSKY.

(16) Je m'explique pour la dernière fois. Les « Frères » et « Adeptes » n'étant ni Chrétiens, ni Juifs, ni Musulmans, sont nécessairement comme moi des *payens*, des gentils, pour tous les chrétiens ; comme ces derniers, surtout les catholiques Romains, sont des *idolâtres* pur-sang pour les « Frères ». Est-ce assez clair ? Le Christ de M. l'abbé Roca ayant dit (Mathieu, ch. x, 5) : « N'allez point vers les Gentils et n'entrez dans aucune ville des Samaritains », je m'étonne de trouver un abbé chrétien faisant si peu de cas de l'ordre de son maître ! H.-P. BLAVATSKY.

(17) Désolée, comme toujours d'ailleurs, de dissiper votre douce illusion, cher Monsieur. J'avais besoin de cette leçon d'étymologie, et j'en remercie l'abbé Roca. M'est avis cependant, — quoique je ne sois pas assez indiscreète pour lui demander son âge — que je savais tout ce qu'il vient de m'apprendre avant que Madame sa mère lui eût passé les jambes dans son premier pantalon. Les *pagani* ou payens pouvaient être des *ignares* aux yeux de plus

Évidemment ce n'est pas ce qu'a voulu affirmer cette savante femme, pas plus au reste qu'elle n'a entendu se qualifier elle-même d'anti-Chrétienne quand elle a si fort malmené ce Christ, Homme-Dieu, qu'elle ne sait pas voir, démontrant, clair et net, lui-même son existence historique, par la preuve expérimentale qu'employait le philosophe quand il prouvait le mouvement en marchant sous les yeux des négateurs. Le Christ vit parmi nous autrement que dans une vaine abstraction, puisqu'il est en train de remuer notre monde et d'en renverser les deux pôles, mettant en haut ce qui était en bas, et en bas ce qui était en haut, justement comme il l'avait annoncé. Avons-nous donc des yeux pour ne point voir ?

Je sais ce que peut dire à cela M^{me} Blavatsky... Nous y viendrons. En attendant je lui oppose son propre langage, bon et correct cette fois-ci : « J'ai, dit-elle, le plus profond respect pour l'idée transcendente du *Christos*, ou Christ universel, qui vit dans l'âme du Boschiman et du Zoulou sauvage, comme dans celle de l'abbé Roca. » Mais alors !... Vous allez voir que nous finirons par trouver le joint de la difficulté et par résoudre scientifiquement la question, peut-être même par nous mettre entièrement d'accord. « Tant mieux, tant mieux ! » répéterai-je après elle.

La difficulté qu'elle éprouve à admettre un Christ *carnifié*, comme elle dit, ne tiendra pas toujours, j'espère. Ses yeux sont faits pour voir clair (18).

Sans doute, « un adjectif personnel ne peut s'appliquer à un

ignorants qu'eux — ceux qui avaient accepté pour argent comptant l'âne de Balaam, la baleine de Jonas et le serpent se promenant sur sa queue — ils n'en étaient pas plus *ignorants* pour cela. Une fois que les livres les plus sérieux parlent de Platon, d'Homère, de Pythagore, de Virgile, etc., etc. sous le nom « de philosophes et poètes *payens* », les *Adeptes* se trouvent en bonne compagnie. La petite leçon est aussi inutile que tirée par les cheveux. Je suis *payenne* pour les chrétiens, et j'en suis fière. Je l'ai dit ailleurs : j'aime mieux être payenne avec Platon et Pythagore que chrétienne avec les Papes. H.-P. BLAVATSKY.

(18) Espérons-le. Et c'est justement parce que mes yeux ont vu clair avant que mon estimable correspondant fût né peut-être, que je n'ai aucune envie de retomber dans les ténèbres égyptiennes du dogme ecclésiastique. Jamais je n'accepterai l'invention des Irénée, des Eusèbe, des Jérôme et des Augustin. La « gnose orthodoxe » est un blasphème à mes yeux, un cauchemar hideux qui transforme l'Esprit divin en un cadavre de chairs putréfiées et l'habille d'oripeaux humains. Je ne reconnais que la gnose des Marcion et des Valentin, et encore ! Un jour viendra où l'Esotérisme oriental rendra le même service à l'Europe chrétienne qu'Apollon de Tyane rendit, à Corinthe, à son disciple Ménippe. La baguette d'or s'étendra vers l'Eglise de Rome, et l'empuse qui vampirise les peuples civilisés depuis Constantin reprendra sa forme de spectre, de démon incube et succube. Ainsi soit-il. *Om mani padme hum !* H.-P. BLAVATSKY.

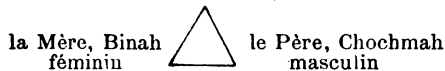
Principe idéal », tant qu'il reste à l'état d'Idéal abstrait; mais pour elle le Χριστος, ou Christ universel qui *vit dans nos âmes*, est-il une *mera idea*, un Principe absolument impersonnel? Je sais bien qu'elle a dit *oui*, mais comme elle a dit aussi que les Mahatmas sont payens. Il y a des confusions par là dedans qui seront dissipées.

VI. Voici, d'après la Gnose orthodoxe, ce qu'est le Christ : il est le *Fils* engendré de toute éternité dans l'arcane adorable des *Processions internes de l'Essence divine*; il est le Verbe vivant, consubstantiel au Père, dont parle saint Jean; il est le *Lumen de Lumine*, du symbole de Nicée, chanté dans les Églises chrétiennes de tout rite et de toute secte (excepté le *Filioque* pour l'Église orthodoxe græco-russe (19)). Ce même Verbe fut conçu, avant tous les siècles et en dehors du Cercle essentiellement divin, par Ochmah, ou le Principe féminin émané (20), ou encore la Sagesse vivante, immaculée, et fécondée par Ensoph (21) qui est le Principe masculin, issu de Dieu, et nommé le Saint-Esprit (peut-être l'Akasa (22) des Hindous) (22*).

(19) Le *Filioque* de l'Église orthodoxe græco-russe est encore celui qui est le plus près de l'Esotérisme de l'Orient. H.-P. BLAVATSKY.

(20) Si par « Ochmah » M. l'abbé entend *Chokhmah-Sagesse* (écrit quelquefois phonétiquement Hochmah), il se trompe gravement encore. Hochmah n'est pas « le Principe féminin » mais le masculin, puisque c'est « le Père » *Yah*, tandis que *Binah*, l'Intelligence ou Jehovah, est le Principe féminin, « la mère ». Voici le triangle supérieur des 10 Sephiroth :

La Couronne, Kether



Kether » est le point supérieur (*Eheich* l'Existence). C'est des deux Sephiroth, Chochmah (ou plutôt *Chochma*, car la lettre H a été ajoutée par les Kabbalistes Chrétiens) et de Binah, les deux points inférieurs du triangle, qu'émane le Microprosope, le Fils. Mais où donc a-t-il étudié sa Kabbale, M. l'abbé! H.-P. BLAVATSKY.

(21) En-Soph n'a jamais été, pas plus que Parabrahm, « le Principe masculin ». En-Soph est l'Incompréhensible, l'Absolu, et n'a pas de sexe. La première leçon dans le Sohar nous apprend qu'En-Soph (le *Non-Existant*, car c'est l'Existence absolue, *per se*) ne peut pas créer. Et ne pouvant créer l'Univers (qui n'est qu'un reflet d'En-soph sur le plan objectif) il peut encore moins engendrer. H.-P. BLAVATSKY.

(22) L'Akasa n'est pas le Saint-Esprit, car alors l'Akasa serait *Shekinah*, tandis que l'Akasa est le noumenon du Septenaire Cosmique dont l'Ether est l'âme. *Shekinah* est un principe féminin comme l'était le Saint-Esprit avec les premiers chrétiens et les gnostiques. Jésus dit dans l'*Évangile des Hébreux* : « Et aussitôt ma mère le Saint-Esprit me prit et me porta par un des cheveux de ma tête, à la grande montagne nommée Thabor ». Ah bien! si c'est tout cela que vous autres « prêtres catholiques » enseignez à vos ouailles, je ne vous en félicite guère, et je les plains. Il paraît, après tout, que l'abbé a raison en disant

Eh bien ! nous, prêtres catholiques, nous enseignons que ce même Fils, ce même Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est.* (Joan., I, 14 — credo de Nicée.) Voici dans quels termes : « Ce Fils unique, ce Verbe conçu de toute éternité par le Père-Mère qui est Dieu $\text{\textcircled{O}}$, puis engendré par En-soph, I, dans le sein d'Ochmah, O, est venu prendre sur notre Terre, au pôle-sud de la Création, un corps et une âme comme les nôtres, mais non pas un Esprit, remarquez-le bien, non pas une personnalité humaine. Il n'y a pas deux personnes dans l'Homme-Dieu ; il n'y a que la Personne du Fils éternel, du *Principe* comme il s'appelle lui-même (Joan., VIII, 25) ; mais il y a deux natures, la nature *assumante* qui est toute divine, et la nature *assumée* qui est la vôtre, Madame, qui est la mienne comme elle est celle du Boschiman et du Zoulou sauvages, comme elle est celle des plus grands scélérats qu'on ait pu voir sur la terre.

Dans cette *conception générique*, l'homme n'a eu rien à voir ; ce mystère s'est accompli dans les entrailles d'une Vierge, et ne pouvait s'accomplir que là. Car cette Vierge n'était pas autre qu'Ochmah le Principe féminin lui-même, l'Epouse d'Ensoph, la Sagesse immaculée revêtue d'un corps (22^{**}) au préalable afin de faire passer dans la *Nature humaine* ce même Verbe qu'elle avait déjà conçu du Saint-Esprit au Pôle Nord de la Création (23), et qu'elle est venue, sous le nom de Marie, concevoir de nouveau au Pôle Sud afin de le mettre à la portée des déchus.

De là ce mot qui revient si souvent sous la plume des Pères : « *Prius conceperat in mente quàm in corpore, prius in cœlis*

que son Christ a « renversé les deux pôles, mettant en haut ce qui était en bas, et en bas ce qui était en haut » (*vide supra*). Toute la Kabbale avec les Séphiroth y a passé, et les cervelles des Kabbalistes aussi. H.-P. BLAVATSKY.

(22^{*}) M^{me} Blavatsky connaît aussi bien que n'importe qui la valeur ésotérique de cet hiérogamme sacré : $\text{\textcircled{O}}$, dont le dédoublement *ab intra* donne I et O, lesquels forment par leur conjonction *ad extra* le nombre 10, chiffre symbolique de toute la création.

(22^{**}) Nul initié n'ignore que les esprits se revêtent pour descendre, et se dévêtent pour remonter.

(23) J'ai déjà eu l'honneur de dire à M. l'abbé Roca que son « Ochmah » (Chochmah donc, s. v. p.) était un principe masculin, le « Père. » Voudrait-il faire de la Vierge Marie le Macroprosope barbu ? Qu'il ouvre donc le *Zohar* et y apprenne la hiérarchie des Séphiroth, avant de dire et d'écrire des choses... impossibles. Voici ce que dit le *Zohar* de Rosenroth traduit par Gœnsbourg : *Chochma* ou « Sagesse » (חכמה), puissance (ou principe) active et masculine, représentée dans le cycle des noms divins par *Jah* (יה). Voyez Isaïe, XXVI, 4 — « Fiez-vous à Jah, יה » etc. Que Jah soit traduit par « Eternel » comme dans la Bible française d'Ostervald, ou bien encore par « Seigneur Dieu » comme dans la version anglaise, c'est toujours *Dieu*, le Père, et non la *déesse* mère, Marie. H.-P. BLAVATSKY.

quàm in terris. » Je ne dis là que des choses parfaitement intelligibles, sinon pour tout le monde, du moins pour un entendement ouvert comme est celui de M^{me} Blavatsky.

Je prévois ce qu'elle répondra ; au fond c'est déjà dans son article. Elle dira : l'Incarnation de la Divinité dans l'Humanité est « l'Apothéose des Mystères de l'Initiation. Le Verbe fait chair est l'héritage du genre humain, etc. » Rien de plus vrai ; ce langage est absolument catholique. C'est encore vrai ce qu'elle ajoute : « *Le vos Dii estis* s'applique à tout homme né d'une femme. » Voici comment nous l'expliquons, à la lumière du Zchar :

L'Humanité astrale, ou l'Adam-Eve originel et universel, formait avant sa chute un corps intégral et homogène dont le Christ divin était l'Esprit, sinon l'âme. L'âme en était plutôt Ochmah, ou la Sagesse immaculée. La chute se produit, — je n'en déterminerai ici ni la cause, ni la nature, afin de ne pas allumer deux controverses en même temps. Ce fait, bien connu de M^{me} Blavatsky mais expliqué par elle différemment, amena la dislocation de ce grand corps — si l'on peut appeler de ce mot les Constitutions biologiques du Pôle-Nord ou spirituel. Ma contradictrice s'exprimerait autrement ; elle dirait que l'Humanité passa de l'état d'Homogénéité où elle se trouvait dans le Ciel, à l'état d'Hétérogénéité où elle se trouve sur la terre. Soit. Je veux bien ici négliger l'idée de péché qu'implique notre Dogme. Dans tous les cas, elle s'est vue contrainte de toucher à la question, très embarrassante pour elle, de l'origine du mal ; elle s'en est tirée comme elle a pu, pas brillamment (24). La Kabbala l'explique beaucoup mieux, et l'*Evangile Eternel*, imprimé à Londres en 1857 (chez Trübner et C^{ie}, 60. *Pater noster row*) jette de vives clartés sur ce mystère. Peu importe, au fond de notre discussion.

Le fait certain, c'est que le mal désole la terre et que nous en souffrons tous. Les Bouddhistes sont condamnés par leur système à faire à Dieu une singulière paternité avec ce *vos Dii estis* interprété à leur manière. Il n'y a pas que les Boschimans et les Zoulous sauvages, mais pas même le Cartouche, les Mandrin, et les Tropicman qui ne puissent se réclamer et s'autoriser du

(24) Ce n'est pas à moi de dire si je m'en suis tirée brillamment ou non. Toujours est-il que je sais du moins ce que j'y dis et la valeur réelle comme le sens des mots et des noms dont je me sers, ce qui n'est pas toujours le cas avec M. l'abbé Roca. Je regrette de le dire, mais avant de donner des leçons aux autres, il ferait bien peut-être d'étudier la Kabbale *élémentaire*. H.-P. BLAVATSKY.

titre de *Fils de Dieu*. Jolie famille, en vérité (25). L'enseignement chrétien, sans frustrer ces pauvres gens de leur droit à l'héritage paternel, prend du moins la précaution de leur imposer une tenue convenable. Il leur offre le moyen, aussi rationnel que juste et facile, de se réintégrer dans les conditions primordiales de leur originelle sainteté : Vous êtes déçus, dégradés ; on se relève aisément. Adhérez de nouveau à ce Christ dont vous vous êtes détachés. Vous n'avez pas à vous élever dans le ciel jusqu'à lui ; il est descendu sur la terre jusqu'à vous. Il est dans votre nature, dans votre chair. Chaque cellule, chaque alvéole, chaque monade tombée de son corps céleste dans les bas lieux, se réassocie à lui en s'affiliant à l'Église qui, d'après saint Paul (Eph., I, 23), est le vrai corps social du Christ-Homme ; — corps organique dans lequel se cache le Christ-Esprit, comme le papillon se cache dans la nymphe de la chrysalide. Et voilà tout le mystère de l'Incarnation ! où est l'absurdité (26) ?

En quoi ce Dogme choque-t-il la raison ? En quoi répugne-t-il à ceux qui reconnaissent le Principe-Christ, ou le Christ universel ? Ah ! si l'on niait l'existence de ce Christ, alors oui, il deviendrait impossible de nous entendre.

VII. C'est là justement ce que je voudrais savoir de ma digne correspondante, avant de pousser plus loin cette controverse (27). La question qui se pose n'est pas précisément celle à laquelle a déjà répondu M^{me} Blavatsky en disant : « Le Christos n'a jamais existé (sur la terre) autrement que dans l'imagination des blasphémateurs qui ont carnalisé un Principe universel ; celui qui pourra

(25) Pas plus mauvaise cette « famille » que celle de David, *assassin et adultère*, dont on a fait descendre Jésus, ou bien celle qui se présenta devant l'Éternel au dire du livre de Job : « Or, il arriva un jour que les Fils de Dieu, étant venus se présenter devant le Seigneur, Satan vint aussi avec eux » (Job, II, 1), *Satan le plus beau des Fils de Dieu*. Si Satan, tout comme vous, moi, Troppman, n'était pas le fils de Dieu, ou plutôt de l'Essence du Principe divin *absolu*, votre Dieu serait-il l'*Infini* et l'*Absolu* ? Il faudrait, cependant, tout en polémisant, ne pas oublier d'être logique. H.-P. BLAVATSKY.

(26) Je fais observer que l'abbé Roca se revêt encore une fois des dogmes Bouddhistes, Védantins, ésotériques et théosophiques, ne faisant que substituer aux noms de Parabrahm et d'Adi-Bouddha celui du « Christ ». En Angleterre, on dirait que M. l'abbé s'amuse à importer du charbon à Newcastle. Je ne m'oppose pas à la doctrine puisqu'elle est la nôtre, mais bien à la limitation que les chrétiens se permettent. Qu'ils prennent donc un brevet d'invention tout de suite pour ce qui a été reconnu et enseigné sous d'autres noms dans un âge où même les molécules des chrétiens ne flottaient pas encore dans l'espace. H.-P. BLAVATSKY.

(27) M. l'abbé la « poussera » alors tout seul. Je me retire et refuse absolument de prolonger la controverse. Qu'il apprenne d'abord l'A, B, C. de l'Esotérisme et de la Kabbale, et on verra après. H.-P. BLAVATSKY.

dire *Ego sum Veritas est* encore à naître ». Elle est autre, pour le moment; je l'élève plus haut : *Le Christos existe-t-il, n'importe où dans le Ciel ou sur la terre, et n'importe sous quelle forme, divine ou humaine ?*

J'ai l'honneur de prévenir M^{me} Blavatsky qu'alors même que son appareil visuel et conceptif ne lui permettait pas de comprendre et d'admettre que le Principe-Christ puisse devenir le Christ-Chair ou l'Homme-Dieu, même alors je la tiendrais encore pour une Chrétienne (28), et voici pourquoi :

Dans notre Saint Evangile qu'elle considère avec Strauss, ou peu s'en faut, comme le rituel maçonnique de tous les lieux communs de l'entendement humain; dans la bouche de N.-S. Jésus-Christ qu'elle prend pour une idéalisation de l'Humanité terrestre, se trouvent des paroles adorables que j'interprète en sa faveur, et que je suis heureux de pouvoir lui appliquer avec justice, — je le crois du moins; écoutez ce divin langage :

« Quiconque aura parlé contre le Fils de l'Homme (l'Homme-Dieu), il lui sera pardonné; mais si quelqu'un parle contre le Saint-Esprit (le Christ-Esprit), son péché ne lui sera remis ni dans ce siècle (l'ère présente, celle qui se ferme), ni dans l'autre (l'ère qui s'ouvre de nos jours). » (Math., XII, 32; — Marc, III 28; — Luc, XII, 10; — 1 Joan, V, 16.) C'est bien remarquable que ces paroles aient été répétées par les Quatre Evangélistes (29): c'est qu'elles ont une importance capitale. La version selon saint Marc est la plus libérale de toutes. Elle porte : Les choses dites contre le Fils de l'Homme seraient-elles des *blasphèmes*, ces blasphèmes mêmes seront pardonnés, s'ils ne s'adressent pas au Saint-Esprit » (*Loc. cit.*)

Or, croire que M^{me} Blavatsky a blasphémé contre le Saint-Esprit, rien ne m'y autorise; j'affirmerais plutôt le contraire (30).

(28) Chacun a le droit de me tenir pour ce qu'il veut; mais une illusion ne sera jamais une réalité. J'ai autant le droit de tenir le Pape pour un Bouddhiste; je m'en garderais bien: n'est pas bouddhiste qui veut. H.-P. BLAVATSKY.

(29) D'autant plus remarquable qu'ils se contredisent en tout ailleurs. H.-P. BLAVATSKY.

(30) « Pour faire un civet de lièvre, il faut d'abord prendre un lièvre ». Pour accuser une personne « de blasphème » il faudrait d'abord prouver que cette personne croit à la chose contre laquelle elle blasphème. Or, comme je ne crois pas à la révélation du contenu des deux Testaments, et que pour moi les « Ecritures » mosaïques et apostoliques ne sont pas plus *Saintes* qu'un roman de Zola, et que les *Vedas* et les *Tripitakas* ont bien plus de valeur à mes yeux, je ne vois pas comment je pourrais être accusée de « blasphème » contre le Saint-Esprit. *C'est vous qui blasphémez* en l'appelant « un principe mâle » et le doublant d'un principe féminin. *Raca* sont ceux qui acceptent, les divagations des « Pères de l'Eglise » à leurs « Conseils » comme l'inspiration directe

Ce n'est donc pas moi qui lui dirai *raca* — jamais, jamais !

Elle peut se convaincre par le propre dire de Notre-Seigneur, que le Christ n'est pas « cette idole jalouse si cruelle qui damne pour l'éternité ceux qui ne veulent pas se courber devant elle », puisque même cette injure trouvera grâce et rémission devant l'infinie miséricorde de son cœur d'Homme-Dieu.

Ce que je crains, pour M^{me} Blavatsky, c'est que les altercations qu'elles a eues avec des prêtres chrétiens, et qui ont dû être fort vives, de part et d'autre, puisqu'elle se dit payée « pour connaître les susdits prêtres », n'aient beaucoup contribué à fausser dans son idée la notion de Jésus-Christ. Il faut convenir que beaucoup d'entre nous, ministres de son doux Evangile, ne brillons guère, à notre époque, par l'intelligence approfondie des Arcanes du Christ, et que notre tolérance n'a pas toujours été, bien s'en faut, conforme à celle de son cœur. Il est certain, par exemple, que le terrible Christ de l'Inquisition, notre œuvre à nous, n'était pas du tout fait pour rendre aimable et pour recommander le vrai Christ, celui du sermon de la montagne et de la vision du Thabor (30^e). Il est également certain que notre Christ à nous, prêtres, a fait prendre en horreur, par bien du monde, hélas ! Celui dont avons trop négligé de suivre l'exemple, alors qu'il nous avait dit pourtant :

« *Exemplum dedi vobis quemadmodum ego feci, ita ut et vos facietis* ». (Jean, XIII, 15.)

VIII. Je termine, pour cette fois-ci du moins, en mettant en lumière l'hommage religieux que M^{me} Blavatsky rend, à son insu, à notre Saint Evangile : « Le Nouveau Testament, dit-elle, contient certainement de profondes vérités ésotériques, mais c'est une allégorie. » Ce mot d'*allégorie* sera remplacé un jour, dans le vocabulaire de cette exégète, par celui d'*œuvre typique*. Les types,

de ce Saint-Esprit. L'histoire nous montre ces fameux Pères s'entretenant à ces assemblées, se battant et se disputant comme des portefaix, intrigant et couvrant d'opprobre le nom de l'Humanité. Les *Papens* en rougissaient. Tout nouveau converti qui s'était laissé attraper mais qui avait conservé sa dignité et un grain de bon sens retournait, comme l'Empereur Julien, à ses vieux dieux. Laissons donc là ces sentimentalités qui me touchent peu. Je connais trop mon histoire, et bien mieux que vous ne connaissez votre Zohar, Monsieur l'abbé. H.-P. BLAVATSKY.

(30^e) Encore une erreur. Il y a des bons et des mauvais prêtres dans le Bouddhisme comme chez les chrétiens. Je déteste la *caste* sacerdotale et m'en méfie ; je n'ai absolument rien contre les individus isolés qui la composent. C'est le *système entier* que j'ai en horreur, comme tout honnête homme qui n'est pas un hypocrite ou un fanatique aveugle. La majorité a la prudence de se taire ; moi, ayant le courage de mes opinions, je parle et dis ce que je pense. H.-P. BLAVATSKY.

en toutes choses, ont ceci de particulier, d'après Platon, c'est qu'ils sont une allégorie en même temps que l'expression juste d'une réalité historique. Alors elle se rendra compte de cette merveilleuse chose qu'elle constate dans une note : « Chaque acte de la vie du Jésus du Nouveau Testament, chaque parole qu'on lui attribue, chaque événement qu'on lui rapporte pendant les trois années de la Mission qu'on lui fait accomplir, repose sur le *Programme du Cycle de l'Initiation*, Cycle basé lui-même sur la précession des Equinoxes et sur les Signes du Zodiaque (31). »

Eh oui! je crois bien! comment en aurait-il pu être autrement? Non seulement tout cela repose sur ce Programme, mais le remplit et devait le remplir. Les ésotéristes chrétiens disent la raison de cette harmonie (32); ils savent, ils enseignent que Jésus-Christ est la réalisation historique de toute la vertu et de tout l'esprit de prophétisme qui avait rayonné dans le monde, avant sa venue, qui avait éclairé les Voyants de tous les sanctuaires et qui s'était répandu dans la nature elle-même, parlant par la voix des Oracles, par l'organe des Pythonisses, des Sibylles, des Druidesses, etc. Il faut entendre saint Paul là-dessus : *Mulifariàm, multisque modis olim Deus loquens nobis in prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio, quem constituit hæredem universorum, per quem fecit et sæcula.* (Hebr., I, 1, 2.) Il faudrait citer tout cet admirable Chapitre, et le lire à la lumière du Zohar (33).

Nous savons de plus que Jésus-Christ était l'objet des pressentiments, des prévisions, de l'attente et des soupirs de toutes les générations qui l'avaient précédé, non seulement dans Israël comme dit Jérémie (XIV, 14, 17), mais dans le monde entier, chez tous les peuples, sans exception, comme avait dit Moïse « *Et Ipse erit expectatio gentium* (Gen., XLIX, 10) (34).

(31) Je ne rends aucun hommage du tout à votre « Saint Evangile »; détrompez-vous. Ce à quoi je rends hommage a cessé d'être visible pour votre Eglise comme pour vous-même. Etant devenue dès les premiers siècles le sépulcre blanchi dont parle les Evangiles, cette Eglise prend le masque pour la réalité et ses interprétations personnelles pour la voix du Saint-Esprit. Quant à vous, Monsieur l'abbé, vous qui pressentez vaguement le personnage caché sous ce masque vous ne le connaîtrez jamais, parce que vos efforts tendent dans une direction contraire. Vous cherchez à *mouler les traits de l'inconnu caché sur ceux du masque*, au lieu d'arracher bravement ce dernier. H.-P. BLAVATSKY.

(32) Jusqu'ici je n'ai trouvé que *cacophonie* dans les opinions des ésotéristes chrétiens, cacophonie et confusion. Preuve votre *Ochmah*. H.-P. BLAVATSKY.

(33) Oui-dà! Est-ce à « la lumière du Zohar » qui émane de la lanterne de votre Ésotérisme à vous? Cette lumière est bien incertaine, je crains; un vrai feu follet. Nous venons d'en avoir la preuve! H.-P. BLAVATSKY.

(34) Une jolie preuve, encore celle-là! Un Jérémie qui dit : « Ce que ces

Comment le Christ aurait-il répondu à cette attente universelle, comment aurait-il rempli le Programme de l'ancien Cycle de l'Initiation, si un seul texte, un seul point de l'idéale conception eût été violé même d'un *iota* ou d'un *apex* ? Voilà pourquoi le Christ disait : *Iota unum aut unus apex non præteribit a Lege, donec omnia fiant* (Math., V, 18).

Ah ! j'en conviens, le Cycle de l'Initiation, que connaît si bien M^{me} Blavatsky, a pressenti autre chose que ce qui s'en est réalisé jusqu'à nos jours sous l'influence du Christ (35). Oui ! mais la Carrière du Rédempteur du monde n'est pas close ; sa mission n'est pas finie, elle commence à peine. . . Nous ne sommes qu'aux premiers rudiments du Saint Evangile, à la phase préparatoire. Notre théologie est toute primaire et notre civilisation s'ébauche, encore toute grossière. Laissez venir le *Christ-Esprit-Amour*, le Paraclet promis. Il est dans les nues, il approche, il descend à travers les brouillards épais de notre entendement, et les froideurs glaciales de notre cœur. Il revient justement comme il l'avait dit, et dans l'appareil même qu'il avait annoncé dans son langage parabolique (36). Que d'âmes déjà qui sentent avec Tolsti, les tièdes haleines du printemps nouveau ! et combien d'autres qui voient, avec Lady Caithness, poindre la radieuse Aurore de l'ère nouvelle !

Le second avènement se fait exactement comme Jésus l'avait prédit.

prophètes prophétisent en mon nom (celui de Jehovah, *votre Dieu*) *n'est que mensonge*. Je ne les ai point envoyés, ne leur ai point donné de charge, et ne leur ai point parlé ; ils vous prophétisent des visions de mensonge, de divination, de néant, et la tromperie de leur cœur » (14). Or, comme les prophètes des Gentils n'ont jamais prophétisé au monde Jehovah, à qui la prophétie — *si c'en est une* — s'adresse-t-elle directement si ce n'est à vos « glorieux ancêtres, les Pères de l'Eglise » ? Votre citation n'est pas heureuse, Monsieur l'abbé. Le verset 17 parle de la *nation d'Israël*, en disant « la Vierge fille de mon peuple », et non de la Vierge Marie. Il faut lire les textes hébreux, s'il vous plaît, et non nous citer la traduction latine défigurée par Jérôme et autres. C'est le Messie des Juifs qui n'a jamais été reconnu dans Jésus, qui était « l'objet des pressentiments et des prévisions » du peuple d'Israël ; et c'est le *Kalki Avatar*, le Vishnou, le Bouddha-primordial, etc., qui est attendu avec « des soupirs » dans tout l'Orient, par les multitudes des Indes. A la *Vulgate* que vous me citez je vous opposerai cinquante textes qui démolissent l'édifice bâti avec tant de ruse par vos « illustres ancêtres ». Mais, vrai... ayons pitié des lecteurs du *Lotus* H.-P. BLAVATSKY.

(35) C'est fort heureux, ma foi. La confession vient un peu tard, mais, mieux vaut tard que jamais. H.-P. BLAVATSKY.

(36) Lorsque ce « langage parabolique » sera compris correctement et que tout ce qui appartient au César — *payen* — dans les Evangiles sera rendu à César (au Bouddhisme, Brahmanisme, Lamaïsme et autres « ismes »), nous pourrons reprendre cette discussion. En attendant ce jour heureux.... H.-P. BLAVATSKY.

Je m'arrête là. Si M^{me} Blavastky le veut bien, nous y revenons, et peut-être serai-je assez heureux pour lui fournir les preuves scientifiques que réclame de moi, à grands cris, cette belle âme altérée de la sainte soif des vérités divines et qui adore le Christ, sans le savoir (37).

Chère Madame, pardonnons-nous réciproquement nos petites vivacités. Que voulez-vous, le Discours des Perfections et des Béatitudes a beau nous être prêché, à vous sur la montagne de Gaya depuis près de trois mille ans, à moi sur la montagne de Galilée depuis moins de deux mille ans, il nous faut toujours payer à l'Humanité déçue le tribut de nos faiblesses natives : *Homo sum et a me nihil humani alienum puto*.

L'AB. ROCA,
Chanoine honoraire.

PARABRAHM

(Suite)

Il est peut-être vain de vouloir définir la source des manifestations cosmiques et de demander la cause de l'être, car, comment dire ce qui produit le verbe, et comment exprimer la cause même de la question ? Mais à coup sûr il est absurde de nier cette cause première sous prétexte que ses derniers effets tombent seuls sous nos sens, et d'insulter l'éternelle immensité au nom de notre éphémère petitesse. Les déshérités du sort pourraient aussi bien

(37) Je pardonne volontiers à M. l'abbé Roca ses petits *lapsus lingue*, à condition qu'il étudie sa Kabbale plus sérieusement. Ma « belle âme » ne réclame rien du tout de mon trop pétulant correspondant ; et si cette âme réclame quelque chose « à grands cris », c'est qu'on ne dénature pas ses convictions ou qu'on la laisse tranquille. Je fais grâce à l'abbé Roca de ses « preuves scientifiques ». La science ne peut exister pour moi en dehors de la vérité. Puisque je n'impose mes convictions à personne, qu'il garde les siennes — même celle que le Père Eternel (*Chochma*) est son principe féminin. Je puis lui assurer, sur ma parole d'honneur, que rien de ce qu'il pourrait dire du Bouddha, des « Frères », et de l'Esotérisme de l'Orient ne me briserait le cœur, à peine cela me ferait-il rire.

Et maintenant que j'ai répondu sur tous ses points et combattu tous ses fantômes, je demande que la séance soit levée et les débats clos. J'ai l'honneur de faire mes adieux respectueux à M. l'abbé Roca, et lui donne rendez-vous dans un meilleur monde, dans le Nirvâna — près du trône de Bouddha.

H.-P. BLAVATSKY.

nier l'existence des billets de banque, et eux-mêmes se contentent de dire que la richesse ne fait pas le bonheur. Pour les idéalistes d'Écosse tout existait par et dans la conscience humaine : pourtant ils n'ont jamais soutenu sérieusement que l'infini n'existe pas, parce que nous ne pouvons nous le représenter. « Je ne peux qu'être surpris de l'importance qu'on attache au caractère d'inconcevabilité, lorsqu'on sait par tant d'exemples que notre capacité ou incapacité de concevoir une chose a si peu à faire avec la possibilité de la chose en elle-même, et n'est qu'une circonstance tout accidentelle dépendant de nos habitudes d'esprit (1). » Il était étrangement réservé au matérialisme, après avoir démoli la souveraineté de l'esprit sur la matière, d'affirmer que l'impensable ne peut exister. Sophisme contredit également par l'expérience et par la raison. Car les faits sont là pour prouver l'infini, et c'est la science même, avec ses télescopes et ses microscopes, qui nous a permis de concevoir ce vieux mot dans un sens nouveau et grandiose. Que se propose-t-on donc en attaquant l'évidence conquise pied à pied et siècle après siècle ? Veut-on nous ramener à la voûte azurée et à ses clous d'or ? Les anciens auraient pu discuter l'hypothèse de l'infini, ils en ont adoré le mystère. Après le martyre de Galilée, la discussion est superflue et criminelle. L'infini est partout, en nous comme au dehors, au bout de nos plumes comme de nos lunettes astronomiques, et si nous fermons les yeux pour ne pas le voir, il nous poursuit dans l'ombre et le silence. Quand Zénon démontrait que le mouvement est logiquement impossible, Diogène marcha, et le cynique eut raison du sophiste. Si l'infini n'existe pas, trouvez les bornes de l'univers. Encore les eussiez-vous découvertes, que la plus belle des facultés humaines protesterait contre cet emprisonnement. Car si l'esprit humain ne peut se représenter l'infini, il ne peut s'empêcher de le concevoir, ni échapper à sa propre nature, qui est de déborder constamment ses limites. On nous dit que l'infini n'existe pas, parce que nous ne pouvons nous imaginer l'univers comme infini. Nous pourrions répondre tout aussi bien, et c'est la pensée d'Hamilton, que le fini n'existe pas, parce que nous ne pouvons concevoir l'univers comme fini. « L'avantage de l'athéisme s'évanouit dès qu'on essaye positivement de se représenter à l'esprit la somme totale de l'existence comme une quantité limitée. Une limite est elle-même une relation ; et concevoir une limite comme telle, revient à reconnaître un corrélatif de l'autre côté. Par une loi de la pensée, qui n'a pas

(1) Stuart Mill, *Logique*, II, v. 6.

encore été bien approfondie, il est impossible de concevoir un objet fini d'aucune sorte, sans le concevoir comme un parmi plusieurs, comme lié à d'autres objets coexistants et antécédents. Un premier moment de la durée, une première unité d'espace, sont aussi inconcevables que les suppositions contraires d'un temps, d'un espace ou d'une existence sans limites. Il est impossible de se représenter aucun objet autrement que comme fini, mais il est également impossible de se représenter aucun objet fini ou aggrégat d'objets finis comme épuisant l'univers de l'être ; et l'hypothèse qui voudrait annihiler l'infini se brise à son tour sur le rocher de l'absolu (1). » D'ailleurs, ce n'est pas notre faiblesse d'esprit qui peut empêcher l'existence d'une foule de choses que nous ne connaissons pas : mais une chose qui n'existerait pas serait non seulement innommable, mais impensable, ne serait ni une chose ni un mot ; et l'infini, mot ou chose, a fait couler assez d'encre.

Et qu'on ne croie pas échapper au fantôme en substituant au mot infini celui d'indéfini, qui exprime bien la paresse de la pensée, mais ne peut rien contre l'intuition. Ou bien l'univers a des bornes ou il n'en a pas : s'il est limité, nos instruments scientifiques sont imparfaits et notre intuition nous trompe ; s'il est infini, notre imagination est impuissante et le terme indéfini ne fait que constater cette imperfection. Mais elle est déjà constatée par la négation contenue dans le mot infini. Au fond, ces deux expressions reviennent exactement au même, et pour être conséquents avec leur arrière-pensée, les positivistes qui s'abritent derrière le frêle rempart d'une syllabe devraient pointer leurs armes, non seulement contre l'infini, mais contre l'indéfini, et contre l'univers, et contre le monde, et contre tout ce dont la grandeur gêne l'étroitesse de leurs cerveaux. Heureusement on ne renonce pas à la vérité aussi facilement qu'à des opinions politiques.

L'infini est la somme indéfinie des choses existantes, et l'on voudrait supprimer le tout au nom de la partie. L'étrange logique que celle qui consiste à nier l'absolu au nom du relatif, ou même l'esprit au nom de la matière, comme si l'effet pouvait être ou être conçu indépendamment de la cause, ou le sujet indépendamment de l'objet : tels ces libres-penseurs qui font gras le vendredi saint pour protester contre les préceptes de l'Eglise, ne comprenant pas que leur désobéir, c'est les reconnaître. Le matérialisme, niant l'infini au nom du fini, et Hume, niant la matière au nom de l'esprit, représentent deux extrêmes également contradic-

(1) Mansel, *Bampton lectures*. Voir le *Theosophist*, nov. 1884.

toires. Il est impossible de nier soit l'absolu soit le relatif, car l'un des deux au moins implique l'autre, et en tous cas, tous deux existent simultanément. L'infini est proclamé également par l'impuissance de la raison humaine à s'empêcher de le concevoir et par l'impuissance de nos sens à trouver jamais les confins de l'univers. D'autre part, le fini s'impose et à notre conception et à nos sens. N'est-il pas évident, dès lors, que le fini et l'infini coexistent dans l'univers, et qu'en nous agissent parallèlement deux sortes de facultés, les unes appliquées au fini, au formel, au sensible, les autres embrassant l'infini dans une étreinte inconsciente?

« Effacez de ces raisonnements les termes *inconditionné, infini, absolu*, ou leurs équivalents, et écrivez en place *négation de la concevabilité*, ou bien *absence des conditions dans lesquelles la conscience est possible*, vous n'aurez plus de raisonnement, mais une série d'absurdités... »

« Dans des conceptions corrélatives de ce genre, il est assez clair que le concept négatif contient quelque chose de plus que la négation du concept positif: les choses dont on nie l'égalité ne sont pas effacées de la conscience par cette négation... Notre conscience du limité se compose d'abord de la conscience de quelque sorte d'être, et ensuite de la conscience des limites sous lesquelles il est connu. Dans la notion contraire de l'illimité, la conscience des limites est abolie; mais non la conscience de quelque sorte d'être... On se trompe en prétendant que la conscience ne consiste en rien autre chose que des limites et des conditions, et en négligeant entièrement ce qui est limité et conditionné (1). »

Herbert Spencer reconnaît que cette « conscience indéfinie de quelque sorte d'être » est un élément positif et indestructible de la pensée, et va jusqu'à lui attribuer la raison de notre croyance à la réalité objective, croyance si profondément enracinée en nous que même la conviction de l'imperfection de nos sens ne suffit pas à la détruire. Pour un moderne, l'affirmation que ce subtil « quelque chose » est l'unique réalité et l'unique existence, revient en apparence à faire reposer le pyramidal univers sur la pointe d'une abstraction aiguë: pour les anciens, le point était précisément le monde, et Parabrahm était la base immense et immuable, le substratum de tout, même de l'illusion. Car si l'instinct populaire n'a pas tort de prendre les mots image, forme, apparence, etc., comme synonymes de mirage, la sensation vulgaire ne se trompe pas non plus en nous témoignant de l'existence positive

(1) Herbert Spencer, *First principles*, ch. iv.

de quelque chose d'extérieur. Quand nous disons que le monde des formes est illusoire, nous ne voulons pas dire évidemment qu'il n'existe pas, mais seulement que sa réalité n'est pas son apparence ; et celle-ci ne peut être autre chose que l'apparence d'une réalité quelconque. Nous voudrions faire comprendre que Parabrahm n'est pas seulement en dehors de l'univers, mais aussi au milieu ; qu'il n'est pas une abstraction dernière ou le résidu de conceptions qui s'entre-détruisent, mais qu'il est condition essentielle de la pensée et de l'être, tout en étant au delà de la pensée comme de l'existence. Ainsi nous avons vu que le fini étant infiniment divisible, était placé entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, et contenait par conséquent l'infini en lui-même. Parabrahm n'est pas seulement la réalité effrayante de l'infini, c'est aussi la réalité suprême, éternellement et partout présente sous le fini. La durée est l'élément primordial de la conscience, et Parabrahm est le zéro et l'infini de la durée, c'est-à-dire le présent comme l'éternel. L'espace est l'objet le plus direct de la perception, et Parabrahm est le commencement et la fin de l'espace, c'est-à-dire le point et l'illimité. « Dans la nature, rien n'est grand, rien n'est petit, et la structure de l'infime molécule qui se dérobe à nos recherches pourrait bien être aussi compliquée que celle de la planète qui gravite autour de notre soleil (1). » Si chaque milliardième de seconde apportait à notre conscience des sensations distinctes ou des idées nouvelles, la minute écoulée nous vaudrait-elle moins qu'un siècle, et l'étendue de l'avenir en serait-elle moins inconcevable ? Si le monde où nous sommes grandissait subitement de milliards de coudées, nous grandissant en même temps d'une quantité égale, quelle différence verrions-nous dans ce qui nous entoure, et la sombre profondeur en serait-elle moins constellée de points moins imperceptibles ? Si tous les chœurs célestes venaient chanter nos hymnes, si tous les souffles des tempêtes venaient enfler nos imprécations, le grand silence n'en planerait pas moins sur nos blasphèmes comme sur nos hosannahs. L'instant, ce rien placé entre le passé et l'avenir, et le point, cette abstraction mathématique, sont non-existants au même titre que le temps sans bornes ou l'espace sans limites, et ces inconcevables sont la signature de Parabrahm dans le monde matériel, et sans eux, l'existence et la pensée sont impossibles. Le temps est tout entier dans chaque seconde, l'espace tout entier dans chaque atome, la moindre poussière est le centre

(1) M. Roscoe. *Progrès de la chimie moderne. Revue scientifique*, 1^{er} oct. 1887.

dont la circonférence n'est nulle part, et le point d'appui de toute l'évolution. L'évolution humaine reproduit l'évolution cosmique, l'incarnation personnelle reproduit le développement de l'individu et la gestation physique reproduit l'histoire des transformations animales. La molécule, la cellule, le corps, l'astre, le système solaire, les nébuleuses et les systèmes de nébuleuses sont les degrés d'une échelle infinie mais infiniment régulière, et Parabrahm est l'Alpha et l'Oméga de cette progression.

A l'antithèse entre la raison et la foi, nous substituons la distinction entre l'âme et l'esprit ; et à l'embarras d'Hamilton entre l'absolu et l'infini, nous répondons que ces deux termes, sans mutuellement se contredire, excluent toute comparaison avec le fini et le relatif : c'est pour avoir opposé le fini à l'infini qu'Hamilton n'a pu sortir d'une contradiction engendrée par lui-même. Si la logique métaphysique était encore de mode, c'est ainsi que nous formuleries la Loi du Conditionné : « Tout ce qui est fini, c'est-à-dire tout ce qui a forme et est concevable à la pensée, est placé entre deux extrêmes apparemment contradictoires et absolument identiques ». Le fini est compris entre les deux infinis de la grandeur et de la petitesse, mais au fond, de quelque quantité qu'il puisse grandir ou diminuer, il reste à égale distance de ces pôles insaisissables. L'infini n'est ni long, ni court, ni infiniment grand, ni infiniment petit ; l'infini et la mesure n'ont rien de commun et ne peuvent se comparer ni s'opposer. C'est par une exagération que le terme infini est pris dans le sens d'extrême grandeur. L'extrême grandeur, comme l'extrême petitesse, appartient au fini, et l'infiniment grand avec son égal l'infiniment petit se fondent en l'Omniprésence qui est la condition même de l'existence du fini, c'est-à-dire ce qu'il y a d'immuable sous les apparentes variations du temps et de l'espace.

De même l'Absolu, avec un A majuscule, l'Absolu entendu absolument, ne peut s'opposer au relatif. Si l'Absolu pouvait être comparé au Relatif, l'Absolu serait le corrélatif du Relatif, c'est-à-dire relatif lui-même. Une chose relative n'est relative et ne peut se comparer qu'à une autre chose relative. On peut considérer l'Absolu comme le lieu géométrique de tous les Relatifs, mais c'est encore une exagération de langage que celle qui généralise tous les relatifs en un terme *singulier* (comme si autre chose que l'Absolu pouvait être unique), et qui oppose ce singulier *Relatif* à l'Absolu, sans s'apercevoir que la généralisation même qui a servi à former ce Relatif en a fait l'Absolu ! L'Absolu est la synthèse suprême de tous les couples de Relatifs, le point fixe sur

lequel repose l'équilibre de tous les systèmes de leviers. Et comme toute comparaison suppose un point commun tandis qu'une ressemblance sans différence n'implique pas nécessairement de comparaison, ainsi les Relatifs impliquent l'Absolu, mais l'Absolu est indépendant de tout relatif particulier. « Par la fusion d'une série d'états de conscience, dans chacun desquels, à mesure qu'il se présente, les limites et conditions sont abolies, il se produit une conscience de quelque chose d'inconditionné. La conscience (de l'absolu ou conscience) indéterminée n'est pas l'abstraction d'un groupe de pensées, d'idées ou de conceptions; mais l'abstraction de toutes pensées, idées et conceptions. Ce qui leur est commun à toutes et dont elles ne peuvent être dépouillées, est ce que nous affirmons par le mot existence... l'être séparé de ses apparences (1) ».

Loin de se contredire, les termes Infini et Absolu, rétablis dans leur vrai sens, se superposent et s'identifient. L'Infini est l'omniprésence commune à tous les finis, l'Absolu est ce qui est commun à tous les relatifs. Et nous voyons peu à peu se dégager cette grande vérité, que Parabrahm est non seulement l'incompréhensible, mais aussi la base de toute compréhension, non seulement la non-existence, mais le fondement même de l'être. Mais ici nous nous heurtons au cadavre d'une autre idée fautive, celle de cause première. Dans la seconde de ses conférences de Bampton, fameuse en philosophie, Mansel, croyant détruire l'Absolu, a tué pour toujours... l'hypothèse de la création. L'effroi de ce croyant qui se heurte de tous côtés au Panthéisme, et finit par abandonner le fil de la raison, impuissante à le guider hors d'un labyrinthe de contradictions inextricables pour le Matérialisme comme pour la Théologie, peut nous mettre en garde contre certaines erreurs séculaires de la pensée occidentale, et nous aider à dégager la vraie conception de Parabrahm. Nous ne chercherons pas d'autre excuse à la fréquence ou à la longueur des citations.

« Le dictionnaire philosophique contient trois termes d'usage journalier dans tout système de théologie métaphysique. Nous devons concevoir Dieu comme cause première, comme absolu, et comme infini. Par *cause première*, on entend ce qui produit toutes choses et n'est produit par aucune. *L'absolu* signifie ce qui existe par soi-même, sans relation nécessaire avec aucun autre être. *L'infini* veut dire ce qui est libre de toute limite possible, au delà duquel on ne peut rien concevoir de plus grand, et qui, par conséquent, ne peut recevoir aucun attribut addi-

(1) Herbert Spencer, *First principles*, ch. iv.

tionnel ou mode d'existence qu'il n'ait possédé de toute éternité... Ce qui est conçu comme absolu et infini doit être conçu comme contenant en soi la somme, non seulement de tous les modes d'existence actuels, mais de tous les modes d'existence possibles, car une possibilité non réalisée constitue nécessairement une relation et une limite...

« Mais ces trois conceptions, Cause, Absolu, Infini, également indispensables, ne se contredisent-elles pas quand on les prend ensemble, comme attributs d'un seul et même Etre? Une cause ne peut, comme telle, être absolue; l'absolu ne peut, comme tel, être cause. La cause n'existe que par rapport à son effet, et l'effet est un effet de la cause. Mais l'Absolu est conçu comme une existence possible en dehors de tout rapport. On peut essayer d'échapper à cette contradiction apparente en introduisant l'idée de succession dans le temps. L'Absolu existe d'abord par soi-même, et ensuite devient cause. Mais ici nous sommes arrêtés par la troisième conception, celle d'Infini. Comment l'Infini peut-il devenir ce qu'il n'était pas dès le commencement? Si la causation est un mode possible d'existence, ce qui existe sans causer n'est pas infini; ce qui devient cause dépasse ses limites antérieures. La création à aucun moment donné étant inconcevable, le philosophe se trouve réduit à l'alternative du Panthéisme, qui déclare que l'effet n'est qu'apparent, et que toute existence réelle est absorbée dans la cause.

«... Supposons vaincues les difficultés secondaires, et l'existence de l'Absolu solidement établie sur le témoignage de la raison. Encore n'avons-nous pas réussi à concilier cette idée avec celle de cause; nous n'avons rien fait pour expliquer comment l'Absolu donne naissance au relatif, l'infini au fini. Si l'état d'activité causatrice est supérieur à celui de quiescence, l'absolu, en agissant, volontairement ou non, a passé d'une condition relativement imparfaite à une condition de perfection relative, et par conséquent n'était pas parfait en principe. Si l'état d'activité est inférieur à celui de quiescence, l'absolu, en devenant cause, a perdu sa perfection originelle. Reste l'hypothèse que les deux états sont égaux, et l'acte de création, un acte de complète indifférence. Mais cette supposition détruit l'unité de l'Absolu ou s'annihile elle-même. Si l'acte de création est réel, mais indifférent, nous devons admettre qu'on peut concevoir l'Absolu de deux manières, comme productif et comme non-productif. Si l'acte n'est pas réel, la supposition s'évanouit d'elle-même et nous sommes rejetés une fois de plus sur l'alternative du Panthéisme.

« Et puis comment concevoir le relatif venant à exister? Si le relatif est une réalité distincte de l'absolu, il faut le concevoir comme passant de la non-existence à l'existence. Mais concevoir un objet comme non-existant est une nouvelle contradiction, car ce qui est conçu existe, en tant qu'objet de la pensée, dans et par cette conception. Il est possible à un moment donné de ne pas penser du tout à un objet, et à un autre instant, de penser à un objet déjà existant. Mais penser à un objet dans l'acte de devenir, dans le progrès du non-être à l'être, est penser à ce qui s'annihile dans la pensée même. Ici encore l'hypothèse panthéiste semble s'imposer: nous ne pouvons concevoir la création que comme

un changement de condition dans ce qui existe déjà ; et ainsi la création n'est concevable que comme un mode phénoménal de l'Être du Créateur. »

« *Le relatif est une réalité distincte de l'absolu* », voilà l'erreur ; la création est une réalité distincte du créateur, voilà l'anthropomorphisme et ses résultats. Comment le relatif, c'est-à-dire le fini, l'illusoire, pourrait-il être une réalité ; et comment pourrait-il être une réalité distincte de l'absolu, puisque l'absolu est la raison d'être et le fondement même du relatif ? Le relatif, en tant que relatif, ne peut être une réalité, et ce qu'il y a de réel sous le relatif est l'absolu même. Nous n'avons donc pas à penser à un objet dans le progrès du non-être à l'être, et en vérité une pareille conception serait impossible ; nous pouvons concevoir ce qui *est quelque chose* devenant quelque chose d'autre. Mais l'absolu n'est pas quelque chose ; il faut mettre un point après le mot *est*, et dire, l'Absolu ne devient pas, il *EST*.

Le problème de la causalité est borné au relatif et ne peut atteindre l'absolu, pas plus qu'une somme de finis ne peut atteindre l'infini. En vérité, les contradictions également controversées que renferment ces deux problèmes sont également embarrassantes, parce qu'elles sont jumelles. Spectateurs et acteurs de l'universel devenir, témoins et parties d'opérations par lesquelles rien ne se crée, rien ne se détruit, nous ne pouvons concevoir un phénomène isolé des autres, absolument original ou absolument final ; nous ne pouvons, à moins de nier les lois même de l'existence, nier la précedence d'une série de causes ou la succession d'une série d'effets, aboutissant à chaque phénomène ou en dérivant. Et comme notre imagination se refuse à embrasser l'infini, elle se refuse également et conséquemment à comprendre ces séries comme indéfinies : d'où la notion de causes premières ou finales. Mais de même qu'il est impossible à la raison de concevoir une durée ou une grandeur quelconques comme épuisant la totalité de l'être, de même une cause première et un effet dernier sont également impensables. Au fond, tant que nous parlons de causes et d'effets, nous pensons aux phénomènes et nous ne sortons pas du relatif, pas plus qu'en opérant sur des grandeurs ou des petites nous ne sortons du fini. Il n'y a pas un phénomène qui ne soit cause d'effets et effet de causes ; l'enchaînement incessant des unes aux autres constitue l'universel devenir ; le devenir suppose quelque chose qui devient, c'est-à-dire quelque chose qui est. Les êtres et les choses sont l'objet du devenir, le sujet véritable en est l'immuable, ou l'omniprésent. Parabrahm n'a

rien à faire avec l'enchaînement des causes aux effets, car cet enchaînement est soumis à des lois ; et comment l'absolu pourrait-il être soumis à des lois ?

« Il ne reçoit rien en lui, dit Plotin, il se suffit. Il n'est pas même Essence. Il ne possède donc pas non plus la pensée, puisque la pensée est unie à l'essence, que la pensée première et suprême existe en même temps que l'essence. On ne peut donc pas exprimer Dieu par la parole, en avoir la perception ni la science, puis- qu'on ne peut en affirmer aucun attribut (1). »

La notion de cause est très compliquée, et il est parfois difficile de distinguer entre les accidents ou circonstances, qui sont des causes secondaires, et la cause principale ou antécédent, ce qu'Aristote et la Scholastique ont appelé la cause efficiente. Nous ne croyons pas qu'il existe, en notre univers d'entrecroisements, un seul phénomène ayant une cause unique ; cependant il est assez évident que la prépondérance de telle cause détermine tel phénomène. Quand un arbre pousse, les accidents sont la culture, l'état du sol ou de la température ; l'antécédent est la virtualité contenue dans le germe. Quand un fruit se détache de cet arbre, les causes secondaires peuvent être le vent, le mauvais état du pédoncule, la véritable cause efficiente est évidemment la gravitation. Il faut distinguer aussi, dans l'enchaînement des phénomènes, la simple succession dans le temps, de la causalité proprement dite : deux phénomènes peuvent se suivre sans qu'il y ait entre eux de rapport nécessaire. Le lien mystérieux qui enchaîne une cause à son effet nécessaire est ce que nous appelons *Karma*, au sens le plus large du mot. Il faut enfin distinguer les effets matériels produits par le concours de lois ou causes universelles, des volitions des êtres, causes continues ou plus ou moins indépendantes. Or il n'est pas besoin de longtemps réfléchir pour s'apercevoir que tous les effets naturels sont produits par des forces ayant mission d'animer et transformer incessamment la matière inerte. Leibnitz exprime une grande vérité en disant qu'« il n'y a pas une existence, si humble qu'elle puisse être, qui ne soit une force, c'est-à-dire une véritable cause. La notion de force est la base même de la notion d'existence et de la notion de l'être, car toute substance est une force, tout ce qui est a une certaine virtualité, une certaine puissance causatrice (2). » Sans admettre avec Boscovitch que la matière ne consiste qu'en centres de forces, nous croyons qu'il n'existe

(1) Plotin : 6^{me} Ennéade, livre VII.

(2) Franck, *Dict. phil.*, art. Cause.

aucune substance qui ne soit le véhicule, l'*Upadhi*, de la Force ou Vie universelle, *Jiv*. Et bien que les divisions du macrocosme soient, nous l'avons dit, purement logiques, toute activité vient se ranger dans notre colonne centrale (1) ou des volontés efficientes, qui renferme les *Çaktis* aussi bien que les lois cosmiques et l'aggrégat des volontés individuelles. Mais toute activité, outre l'objet par lequel elle s'exerce ou se manifeste, suppose un sujet dont elle dépend ou émane. C'est ici que les doctrines orientales demandent toute notre attention. Ce sujet, qui est l'esprit cosmique ou individuel, paraît agir, penser, jouir, mais en réalité n'a rien à faire avec les activités ou passivités dont il est spectateur. Il ne semble actif qu'au point de vue objectif, c'est-à-dire illusoire. *Karma* dépend entièrement de *Jiv* et n'a plus de raison d'être pour le *Jivan-Mukta* qui a compris l'identité de *Jiv* avec *Brahman*. La cause de l'activité cosmique est l'énergie Fo-hatique résultant de l'entrelacement d'*Içwara* et de *Prakriti*, et produisant le kaléidoscope des combinaisons entre l'esprit et la matière. Mais à proprement parler, *Içwara* ne peut être appelé cause, ni *Prakriti* effet. Le sujet et l'objet réels dorment du sommeil-veille Parabrahmique éternel tandis que s'éveille et s'endort leur fils, le verbe androgyne. Les gnostiques comprenaient le mystère de la Très Sainte Trinité, car Psellus nous apprend dans le commentaire de ses oracles chaldéens, que l'esprit fils de l'esprit est l'intellect, artisan du monde igné ; c'est-à-dire le Fils éternel du Père éternel, que Philon appelle la sagesse, architecte du monde ; la source, l'origine et l'ouvrier de toutes les opérations mentales et empyréennes, la fontaine de vie, qu'Hermès appelle le cratère (2). « Quand le Père, le premier de la Trinité, eut fondé la créature universelle, il la livra à l'esprit ; c'est celui-ci que tout le genre humain ignorant l'excellence paternelle, a appelé Dieu. Notre doctrine est différente : c'est l'esprit (*mens*), c'est-à-dire le Fils du père omnipotent, qui a fondé toute la créature, et l'a perfectionnée par ses opérations. Car dans les écritures mosaïques le Père indique au Fils la forme ou l'idée de la production des créatures ; mais c'est le Fils même qui est l'opérateur et le fondateur de l'œuvre créée. » Nous retrouvons dans les doctrines indiennes et cabbalistiques cette idée du créateur qui s'est refermé sur lui-même après avoir émané un rayon dans l'espace ; on la retrouve aussi dans le mythe de la mutilation d'Osiris et de la fécondité éternelle d'Horus, célé-

(1) Voir le *Macrocosme*, dans le numéro d'avril du *Lotus*.

(2) Kircher, *Sphinxæ mystagoga*.

brée au *Livre des Morts* ; et dans celui de Zeus régnant à la place de son père qu'il a détrôné. Cette lumière émanée est le Verbe androgyne ou Christ mystique des chrétiens primitifs, représenté dans les catacombes comme un être à double sexe, et il est bien entendu que cette seconde personne de la Trinité n'a rien à faire avec le Jésus des Évangiles. « C'est le Christ, androgyne, ainsi qu'Horus et autres Méssies, qui apparaît comme tel dans l'Apocalypse, et qu'on peut voir, en consultant l'Iconographie de Didron, représenté comme femelle avec une barbe, et appelé Jésus-Christ et sainte Sophie, ou l'Esprit-sagesse bisexuel (1). » C'est l'Adonaï bisexuel dont il est parlé dans la *Perfect Way*. C'est à lui que s'appliquent enfin les premières paroles de l'Évangile de saint Jean, que l'Église répète sans les comprendre : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu. Il était dès le commencement en Dieu ; et toutes choses ont été faites par lui ; et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ; et la lumière luit dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont point comprise ! »

Ce faisceau de lumière s'éparpille en un certain nombre de rayons ou *Jivas* individuels, et il existe une très occulte relation entre le nombre de ces *Jivas* et la durée du *Manvantara*. C'est alors qu'a lieu la genèse du temps et de l'espace, et que du *Mahat* évolue l'*Ahanḡaram*, suivant la version exotérique. Cet éparpillement constitue l'immense *Maya*, mais il ne faut pas oublier que la différenciation n'existe pas du point de vue d'*Iḡwara*. Ce n'est pas notre tâche de suivre l'incarnation du Verbe, remplissant l'espace élargi entre le Père et la Mère. La cosmogonie japonais représente l'émanation androgyne sous la forme d'une feuille lancéolée, se terminant en deux pointes séparées par un élargissement maximum. Ainsi s'accomplissent les deux soufflés de la respiration universelle. Brahmâ respire, et c'est pour cela que les *Manvantaras* succèdent aux *Pralayas*, les évolutions aux involutions, les décadences des empires à leurs grandeurs, les rides des visages à leurs jeunes sourires, les floraisons printanières aux tournoisements automnaux des feuilles-mortes, et le silence de la nuit aux tumultes du jour. Brahmâ respire, et c'est pour cela que nous respirons. Si nous pouvions nous placer au centre de l'univers, au point d'attache de ce pendule énorme qui se balance dans l'infini, peut-être verrions-nous qu'au lieu de revenir sur lui-même il décrit en réalité une orbite circulaire, que périodique est synonyme de cyclique, que tout rythme est une onde, que le

(1) Gerald Massey, *The Logia of the Lord*.

Naga qui se mord la queue, la roue de Brahmâ et sa respiration sont symboles d'une même vérité ; peut-être comprendrions-nous qu'en Parabrahm est la réelle identité des causes premières avec les causes finales, et pourrions-nous répéter ce que Lui seul peut dire, la raison d'être de l'immense évolution dont Il est le commencement et la fin. Mais l'imagination affolée bondit sans trêve vers la nuit absolue, de *pralaya* sblaire en *pralaya* nébuleux, et perdue dans le dédale de ces obscurcissements partiels toujours contenus dans quelque *Manvantara* plus vaste, se refusant à concevoir même la possibilité d'un sommeil *universel* alors que l'*univers* échappe à ses étreintes, noyée dans l'immortalité, crie d'effroi après la mort, et ne trouve que vie toujours plus fatale et plus intense ! Les Adeptes eux-mêmes avouent que la durée d'un *Mahakalpa* « bafoue » leur imagination pourtant si puissante. Quand l'espace n'est plus grand, quand le temps n'est plus long, quand les mots n'ont plus aucun sens, ce qui ne doit pas être dit ne peut guère l'être. Aussi comme à l'effrayante respiration on ne peut assigner ni cause ni fin, et qu'il faut bien s'appuyer sur quelque point de départ, nous pouvons sans inconvénient pratique considérer, de notre point de vue objectif, le présent *Manvantara* comme éternel, ou en tous cas, l'ensemble des principes supercosmiques comme coextensif et identique avec Parabrahm, bien qu'il soit au-delà de ses manifestations comme en elles, bien qu'en Lui, ainsi que le dit Soubba Rao, de pareils centres d'énergie soient innombrables. Aussi verrons-nous la Cabbale esquisser dans l'absolu le triple ternaire des Séphiroth, au moyen des noms mêmes de l'ineffable En-Soph.

(A suivre.)

AMARAVELLA (M. S. T.).

LOUIS DRAMARD (1)

« Presque toujours les mains avarées de la mort frappent ce qu'il y a de meilleur sur la terre, et les plus mauvaises choses accomplissent leur destinée. » Ces paroles du poète antique me sont

(1) Nous devons à l'obligeance de M. Malon la permission de publier dans le *Lotus* ces pages si nobles et si belles sur notre regretté camarade. Elles sont extraites d'un livre en préparation de cet auteur socialiste dont la réputation est européenne, intitulé : *Mélanges de socialisme, de politique et de philosophie.* (N. de la D.)

revenues en mémoire lorsque, le 15 mars, une dépêche m'annonça que nous venions de perdre, en la personne de Louis Dramard, l'un des principaux fondateurs de la *Revue socialiste*, un de ses plus éminents collaborateurs et l'un de nos amis les plus distingués et les plus chers.

La cruelle maladie qui l'a emporté, à trente-neuf ans (1), le minait depuis plus de quinze années, ne lui laissant aucune espérance. Mais tel était l'homme de bien dont nous déplorons la perte, que le mal torturant et mortel, au lieu d'éteindre sa pensée et de dessécher son cœur, n'a fait que surexciter les dons d'intelligence et de bonté qui étaient en lui. Sous l'âpre préceptorat de la souffrance, il est devenu le penseur affiné, l'homme juste, bienveillant et bienfaisant, l'ami dévoué, le socialiste vaillant que nous avons connu. Il a été ainsi la démonstration vivante de cette pensée de d'Alembert, que la douleur, chez les bien doués, étend et agrandit l'âme.

Défions-nous, en effet, de ces hypocondres toujours en attendrissement sur eux-mêmes, toujours se croyant les intéressantes et malheureuses victimes de l'injustice d'autrui ou de la cruauté du sort, toujours se jugeant classés au-dessous de leurs mérites, et toujours prêts au désespoir.

L'homme vraiment digne de ce nom sait, sans avoir eu besoin de le lire dans l'Iliade ou dans la Bible, que « la vie est amère et pleine de larmes », que « toute créature gémit », que par conséquent chacun a sa peine qui doit être courageusement soufferte. Il sait aussi que la vie n'est rien, si elle n'est consacrée à l'amélioration personnelle et à l'accomplissement du devoir social ; et que, selon une forte parole de Strauss (2), celui-là seul compte vraiment parmi les humains qui, dans un cercle étroit ou vaste, a travaillé selon ses forces à l'avènement des justices nouvelles, a été éclairé, bon et utile.

C'est pourquoi sous l'étreinte du mal physique, des déchirures du cœur, des fatigues du corps et de la pensée — pour peu qu'il ait le pain et l'abri, des êtres chers qui l'aiment, la possibilité de n'être pas inutile à ses semblables et de travailler à l'œuvre sainte de la rénovation morale et sociale de l'humanité — il se trouve encore parmi les heureux. Il rougirait de penser à ses propres maux, devant l'immense voile de douleur que la cruelle nature des choses a étendu sur la vie humaine et plus encore sur la vie uni-

(1) Louis Dramard est né à Paris, rue de Provence, le 2 décembre 1848.

(2) *Essais d'histoire religieuse et mélanges littéraires*, par D. F. Strauss, traduction française de Ch. Ritter.

verselle. Il emploie tout ce qui lui reste de force à combattre autour de lui l'iniquité et la souffrance, à se faire une règle altruiste de conduite et il trouve dans l'accomplissement de ces devoirs et en dépit de l'adversité l'austère consolation des bons et des forts.

Tel fut Dramard ; résigné à l'inévitable, et toujours dévoué au bien commun. Dans toute situation qui lui était faite, il cherchait toujours le devoir, comme d'autres cherchent le bonheur. Ainsi, lorsque la maladie l'obligea à passer à Alger la moitié de son existence, il se préoccupa de suite du bien à faire sur la terre africaine, et il n'erra pas. Il se constitua, devant l'opinion publique, l'avocat des indigènes ; il revendiqua pour eux la justice d'abord, et ensuite l'émancipation graduelle. Cela lui valut bien des amertumes, bien des calomnies ; mais sa protestation ne fut pas entièrement stérile, car, grâce à lui, de criantes iniquités ont été dévoilées (1). et le Droit des Arabes et des Berbères algériens à l'émancipation politique a été formulé : il aura son jour.

Dramard ne s'en tint pas à cette généreuse revendication en faveur des indigènes. Le grand problème social que la Commune venait de rappeler si héroïquement et si tragiquement tenait toujours la première place dans son esprit ; et comme chez ce fervent du devoir, l'action suivait toujours la pensée, il implanta — en y créant le premier *Cercle d'études sociales* — le socialisme militant à Alger. Le groupe d'hommes, ainsi réuni par Dramard qui, en même temps, s'était efforcé de réorganiser les *Syndicats ouvriers*, a été le noyau du Parti ouvrier algérien qui depuis a pris de si grands développements, notamment dans la ville d'Alger...

Mais au moment où je suis à esquisser la vie trop courte et toute en dedans de cet homme de pensée et de justice, je reçois de la famille, avec prière d'insertion, le discours que le docteur Moreau a prononcé sur sa tombe.

Le docteur Moreau fut pendant seize ans l'ami intime et le médecin de Dramard ; il a été chargé par la famille de prononcer sur la tombe de notre regretté ami, les dernières paroles d'adieu. Le docteur Moreau est en outre un de nos savants et méritants coreligionnaires (2). Devant tant de titres, je m'incline, j'efface des pages déjà prêtes et cède la place à cet ami plus proche : l'amitié aussi a sa hiérarchie.

(1) Grâce à Dramard, la défense des Indigènes algériens fut prise successivement dans le *Prolétaire*, le *Citoyen de Paris*, l'*Intransigeant*, la *Justice*, la *France*, le *Voltaire*, l'*Echo de Paris*, etc. ; elle fut même portée par lui, en 1882, au Congrès ouvrier de St-Etienne.

(2) Le lecteur ne doit pas oublier que c'est le directeur de la *Revue socialiste* qui parle, et à des socialistes (*N. de la D.*).

Voici comment s'est exprimé le docteur Moreau, au nom de M^{me} Marie Dramard, la sympathique et dévouée épouse du cher disparu ; au nom de Paul Dramard, leur fils de quinze ans ; au nom du digne M. Dramard père ; au nom enfin des nombreux amis personnels et politiques qui ont accompagné le penseur socialiste à sa dernière demeure :

« A la prière de ta famille et de tes amis, Dramard, je viens comme ami et coreligionnaire te dire un dernier adieu. Et ce mot de religion ne saurait paraître déplacé sur ta tombe de libre penseur ; car c'est celui-là même dont tu t'es servi pour désigner le Socialisme dont tu étais le partisan et l'apôtre convaincu. Et tu avais raison. Aucun mot ne convient mieux que celui-là pour caractériser le socialisme qui, laissant à chaque religion les dogmes incompréhensibles qui nous divisent, leur emprunte ce qu'ils ont de meilleur, ce que tout le monde comprend, ce qui nous *relie* tous véritablement en une même famille : *l'Amour du prochain*.

« Cet amour du prochain, Citoyens, l'homme que nous conduisons à sa dernière demeure l'avait à un très haut degré ; et cependant il fallait très bien le connaître pour l'apprécier à sa juste valeur.

« Nature complexe, tenant de son père une grande bonté, un cœur ferme et un juste sentiment du devoir, il avait hérité de sa mère une névrosité excessive, une sensibilité malade, une timidité d'enfant qu'exagérait encore son état valétudinaire habituel, sa vie quasi-artificielle ; tout cela pouvait au premier abord sembler de la sauvagerie et donner le change sur ses véritables sentiments.

« Mais quand on le connaissait mieux, — et j'ai appris à le connaître, pendant seize ans que dura notre amitié, du jour où je l'ai connu jusqu'à celui où je lui ai fermé les yeux, — on reconnaissait vite que les deux sentiments qui dominaient en lui et qui ont dirigé toute sa vie, c'étaient la haine du despotisme, d'où qu'il vint, et la commisération pour les faibles et les opprimés.

« Comme ami, il se montrait parfois presque froid aux jours prospères ; mais on le retrouvait toujours serviable et dévoué aux jours malheureux.

« Comme homme, on peut dire que sa première vocation fut inspirée par les mêmes sentiments : Il avait voulu devenir médecin : les faibles, les souffrants n'avaient-ils pas d'avance toutes ses sympathies ? Malheureusement, faible et souffrant lui-même, il ne put continuer ces pénibles études. Mais il avait gardé de son passage sur les bancs de l'Ecole, l'amour des sciences naturelles, le culte des études positives et des méthodes rigoureuses d'investigation et de démonstration.

« Ce fut alors qu'il s'occupa de politique et de sociologie.

« Pendant la guerre franco-allemande, encore étudiant, il était resté enfermé à Paris où il avait fait son devoir comme mobile.

« Après la guerre et la Commune, à peine éveillé à la vie politique, il prit, d'instinct, parti pour les vaincus de la Commune, par cela seul, on le devine, qu'ils étaient vaincus, qu'ils étaient faibles, et d'autant plus que les représailles versaillaises avaient été plus cruelles. C'est alors qu'il fit ce voyage en Suisse et en Belgique qu'il a raconté lui-même dans son *Voyage aux pays des Proscrits*, qu'il y rencontra un certain nombre d'anciens membres de la Commune, bannis de France, et qu'il reçut d'eux les semences de la philosophie socialiste.

« Elles ne tombaient pas en terre stérile. Peu après, forcé par sa mauvaise santé de quitter la France, il alla d'abord en Italie, puis se fixa enfin en Algérie. L'Algérie l'avait séduit : d'abord son ciel bleu, son beau soleil, son doux climat, allaient à son état valétudinaire. Et puis n'était-ce pas une colonie jeune, qui avait besoin d'amour, de dévouement pour grandir et prospérer ? Il lui semblait qu'une bonne partie de la jeune génération française aurait dû se porter de ce côté-ci de la Méditerranée pour y créer une nouvelle France. Que dis-je ? il lui semblait que sur cette terre d'Afrique non seulement la France, mais l'Espagne, l'Italie, devaient apprendre à se connaître et à s'aimer, préparer la fédération des races néo-latines, ces nations sœurs, et hâter l'avènement des futurs États-Unis d'Europe. C'était encore, c'était toujours du socialisme.

« Les Indigènes mêmes n'étaient pas exclus de ses affections. Il aurait voulu voir la race arabe relevée, émancipée peu à peu, passer de l'état d'ennemie vaincue et toujours prête à l'insurrection à l'état d'alliée solidement fédérée à la nation française. — Et s'il détestait le Juif, pris comme synonyme d'usurier, de spéculateur, il n'admettait pas qu'on jetât ces épithètes à la face de tous les Juifs indistinctement ; il ne comprenait pas l'antisémitisme sous prétexte de race ou de religion. Cela lui semblait un monstrueux anachronisme. Aussi comptait-il parmi ses amis des Juifs animés d'idées libérales.

« Il s'occupait encore d'idées sociales plus restreintes, mais d'une application plus immédiate, et il avait contribué puissamment à la formation de *Syndicats ouvriers* et du *Cercle d'Etudes sociales d'Alger*, qui le nomma son délégué au Congrès du parti ouvrier de St-Etienne, en 1882.

« Pour mieux propager les idées sociales en Algérie, il avait fondé, en 1879, la *Voix du pauvre* qui lui valut tant d'attaques.

et tant de calomnies qu'il dut en cesser la publication. Ses adversaires allèrent jusqu'à suspecter son honnêteté politique. Il dut se disculper dans une réunion publique, et n'eut pas de peine à y parvenir.

« Mais lui si droit, si dénué de toute ambition personnelle, exagéré parfois, mais toujours sincère et désintéressé, ces soupçons lui étaient extrêmement pénibles.

« Il eut encore à les affronter à cause de ses idées arabophiles qui furent mal comprises ou mal interprétées. Lui, présenté comme un ennemi des colons, et de la colonie, lui qui aimait tant l'Algérie !...

« Aussi, sur le conseil de ses amis, avait-il fini par renoncer à la politique militante, et par se consacrer exclusivement aux études à tête reposée. C'est à cela que nous devons sa collaboration à la *Revue socialiste* fondée et dirigée par son maître et ami Benoit Malon. C'est là qu'il a publié notamment sa remarquable étude, *Transformisme et socialisme*.

« Vers la fin de sa vie, déjà miné par la cruelle maladie à laquelle il devait succomber, il s'était adonné à un nouveau genre d'études ; il faisait partie de la *Société théosophique*.

« Il avait, en effet, quelque peu pénétré dans le sanctuaire des vieilles traditions et civilisations de l'Inde. Il en était revenu émerveillé. Il s'y était plongé de nouveau, et il apportait dans ces sciences dites occultes, dites mystérieuses, dont l'hypnotisme contemporain soulève un coin du voile, son esprit et sa rigueur scientifiques, ainsi qu'en témoignent ses articles, sur la *Doctrine ésotérique*.

« Ici comme toujours, il obéissait à cette double impulsion dont j'ai déjà parlé, la haine des oppresseurs, l'amour des opprimés. Il prenait le parti des travailleurs indépendants contre les positivistes à outrance qui, s'érigeant en Eglise, jettent l'anathème sur tout ce qui n'a pas l'estampille de la science officielle, et traitent les chercheurs de charlatans.

« Je ne suivrai pas Dramard dans cette nouvelle phase de ses idées philosophiques. Je n'ai pas la compétence suffisante pour le faire. Ce que je sais, c'est que ces idées avaient apporté dans son esprit un calme extrême ; il a vu venir la mort avec une tranquillité parfaite, et il l'a eue douce comme il la souhaitait. Et peu à peu, de sa haine vigoureuse contre l'opresseur, de sa sympathie pour les opprimés, le premier sentiment perdait de son amertume et le second gagnait en intensité.

« Un grand exemple nous est laissé par ce vrai républicain socialiste. »

Telles ont été les paroles du docteur Moreau ; il a parlé surtout de l'homme, je demande à ajouter quelques lignes sur le penseur, sur l'écrivain.

J'ai dit que Dramard, au lieu d'être aigri et stérilisé, comme c'est le cas ordinaire, par la maladie, avait été amélioré par elle. Un jour que je le trouvai lisant ses chers classiques, il me montra, en me regardant avec son sourire fin et triste, ce passage d'Eschyle : « C'est Zeus qui a conduit les hommes dans les voies de la sagesse, en leur imposant cette loi d'acheter la science par la douleur. » Je compris, et si je n'avais craint d'avoir l'air de le flatter, je lui aurais répondu qu'il en était une preuve, lui qui, de tout point, avait pratiqué ce précepte de Carlyle, que l'homme souffrant doit dévorer sa fumée, pour la transformer en feu vivifiant, c'est-à-dire en amélioration intérieure et en activité bien-faisante.

Venu à la cause des déshérités par cette concentration intime de sentiment et de réflexion qu'avait favorisée son état valétudinaire, Dramard ne pouvait négliger les côtés philosophiques du socialisme. Et lorsqu'en 1880 j'eus la bonne fortune de faire sa connaissance, nous pûmes nous convaincre, dès la première entrevue, que nos idées et nos sentiments étaient en conformité parfaite.

Nous nous dimes dès lors que le socialisme renaissant ne devait pas, par une réaction exagérée contre l'ancien socialisme utopique, se limiter aux questions purement économiques et qu'il devait se préoccuper de toutes les grandes questions philosophiques, politiques et sociales du temps présent. Nous comprenions que la question sociale ne peut se séparer de la question morale et que, selon la juste expression de François Huet, le mouvement social est lié au mouvement scientifique et au fond se trouve déterminé par le même esprit.

Nous admettions, en même temps, que le mouvement social a son embryogénie qui ne coïncide pas toujours avec la logique de la raison pure et que toute doctrine qui ne plonge pas profondément dans l'histoire, qui n'est pas un anneau de la grande chaîne de l'évolution n'est qu'une utopie sans valeur. Nous prîmes dès lors la résolution de ne pas nous laisser détourner des grandes voies de l'élaboration socialiste par des conceptions trop étroites ou par les courants passagers d'un ambiant incomplet, et d'inventorier le plus possible nos opinions à la lumière de la science, de l'histoire et de la philosophie. Comme moyen, nous rêvâmes de la fondation d'une revue, ouverte à toutes les investigations, sur le large terrain de la Science, de la Libre-Pensée, de la République et du Socialisme.

Mais étant alors en plein, moi surtout, dans le tourbillon du collectivisme révolutionnaire qui devait d'abord être affirmé avec éclat, vu sa récente entrée en ligne en France, nous convînmes de surseoir à l'exécution de notre projet. En attendant, nous travaillâmes à élargir les horizons théoriques du naissant Parti ouvrier en des livres qui eurent pour titre : *Transformisme et socialisme* (1), *le Nouveau parti*, *Manuel d'Economie sociale*, *Morale sociale* (2).

Dans *Transformisme et Socialisme*, Dramard s'efforça de démontrer que le transformisme, loin d'être, comme l'avaient d'abord prétendu quelques naturalistes à courte vue, la négation du Socialisme, en était au contraire la base scientifique. Il établit que la lutte pour la vie dans toute sa rigueur ne s'exerce normalement que dans l'état zoologique le plus inférieur, que dans l'animalité supérieure et à plus forte raison dans l'état social elle est corrigée et humanisée par la pratique de ce que M. de Lanesan a si bien nommé : *l'Association pour la lutte*.

Et il le démontre :

Les Darwinistes anti-socialistes, dit-il en substance, ont eu le tort de considérer l'espèce humaine comme soumise aux mêmes lois d'évolution que les espèces animales inférieures. Certains animaux eux-mêmes ont remplacé, entre eux, la *Lutte* par *l'Association* ; l'humanité régénérée la remplacera par la *Solidarité*. Dans les espèces inférieures, la lutte sévit non seulement d'espèce à espèce, mais encore d'individu à individu ; chez les animaux supérieurs l'association se dessine ; on peut donc bien concevoir que l'humanité consciente, maîtresse du globe, par la science, la raison et la justice, sauvegarde les droits de l'espèce par l'association, la division du travail, la pratique de l'équité et la solidarité. En résumé, la nécessité de l'association pour la lutte est non seulement une loi humaine, mais une loi universelle qu'appliquent même les espèces animales à mesure qu'elles se perfectionnent ; l'individualisme, encore une fois, cet individualisme anti-social auquel voudraient nous ramener les économistes dits libéraux, n'est le propre que des espèces inférieures. Ceci étant, la nécessité de l'association, qui commande en raison de

(1) *Transformisme et Socialisme* (Paris, 1881), par Louis Dramard. La nouvelle édition, citée par le Dr Moreau, fut en effet publiée dans les premier et deuxième numéros de la *Revue socialiste*, 15 janvier et 15 février 1885.

(2) *Nouveau parti*, premier volume, Paris, 1881 ; deuxième volume, Paris, 1882 ; *Manuel d'Economie sociale*, Paris, 1883 ; *La Morale sociale*, Paris, 1885, par B. Malon.

la supériorité de l'espèce, et qui, dans l'homme, doit, sous peine de régression mortelle, aboutir à la solidarité, permet d'affirmer que les revendications de Fournière, Rouanet, Elie Peyron, avaient notamment son approbation exceptionnelle; il y voyait une affirmation pleine de promesse du socialisme intégral, c'est-à-dire à la fois philosophique et social que nous prétendions susciter.

Pourtant l'esprit de Dramard n'était pas entièrement satisfait. Dramard était de ces hommes dont Littré a dit : que, « rejetant la conception théologique du monde comme inconciliable avec le savoir positif, ils cherchent à se faire une foi qui soit en rapport avec les conditions réelles de l'humanité (1) ».

Partant de ce principe que nos jugements comme nos actes ne peuvent se passer d'une conception d'un mode et d'une règle de conduite, il n'était pas éloigné de dire avec le même Littré : « L'espace sans borne, l'enchaînement des causes sans terme est absolument inaccessible à l'esprit humain, mais inaccessible ne veut pas dire : nul ou non existant. L'immensité tant naturelle qu'intellectuelle, tient par un lien étroit à nos connaissances, et ne devient que par cette alliance une idée positive du même ordre : je veux dire que en les touchant et les abordant, cette immensité apparaît sous un double caractère, la réalité et l'inaccessibilité. C'est un Océan qui vient battre notre rive, et pour lequel nous n'avons ni barque, ni voile, mais dont la claire vision est aussi salutaire que formidable. »

Cette claire vision, Dramard crut la trouver dans l'ésotérisme indou, qui s'est fait récemment connaître en Occident sous le nom de *Théosophie*.

Le fait de l'adhésion de Dramard à la Société théosophique est un fait trop important dans sa vie, pour qu'il ne soit pas entré dans quelques détails là-dessus; et on ne saurait, tout d'abord, mieux faire que de reproduire sur ce sujet une lettre de notre regretté ami, à M^{me} Camille Lemaitre (2); il s'agit d'une des très rares lettres où ce penseur, qui joignait à une délicatesse exquise une très grande modestie, ait un peu parlé de lui-même.

Nous citons :

« Insistons sur la nécessité pour les théosophes de lutter coura-

(1) Littré, *la Philosophie positive*, septembre-octobre 1879.

(2) M^{me} Camille Lemaitre, la coreligionnaire et quelque peu le disciple de Dramard, nous envoie cet extrait dans une lettre pleine de cœur où il est parlé de l'ami disparu avec une éloquence qui s'inspire d'une sympathie et d'une admiration méritées. Nous regrettons vivement de ne pouvoir, par manque d'espace, reproduire ces pages si émues et si émouvantes de notre vaillante amie.

« geusement pour le vrai sur le plan objectif d'existence où ils se
 « trouvent placés par la loi cosmique ; leur perfectionnement
 « psychique même doit être subordonné à l'accomplissement de
 « leur devoir terrestre. L'indication majeure de la doctrine est
 « partout et toujours : le rigoureux accomplissement du devoir
 « sur le terrain où l'on est placé. On écrit de l'Inde aux théosophes
 « d'Europe : s'ils se désintéressent des affaires humaines, des
 « questions sociales et religieuses si importantes en ce moment,
 « s'ils forment de petites chapelles pour leur perfectionnement
 « isolé, leur œuvre est vouée au néant.

« Donc, le devoir, c'est-à-dire la solidarité avant tout. D'ailleurs
 « nous ne devenons aptes à monter dans l'échelle psychique qu'en
 « raison directe de notre renonciation à nous-mêmes.

« Tel qui passe tout son temps à se perfectionner en ne pensant
 « qu'à lui, ne fait pas un seul pas en avant, heureux s'il ne recule,
 « car la doctrine ésotérique nous enseigne, contrairement au
 « dogme catholique, que le « salut » ou élévation morale du
 « prochain, de nos parents, de nos amis, de nos frères des règnes
 « inférieurs, que l'avancement de l'univers, en un mot, doit être
 « notre mobile principal.

« Du reste, c'est notre intérêt d'agir ainsi, car nous ne pouvons
 « marcher en avant qu'entraînés par l'humanité à laquelle nous
 « appartenons.

« D'un autre côté, les circonstances en apparence fortuites
 « viennent favoriser l'effort de celui qui accomplit le devoir, plus
 « ou moins bien, mais d'une façon désintéressée.

« Je me permettrai de citer ici mon exemple personnel, quoique
 « peu remarquable en ce genre.

« J'étais désabusé des enseignements catholiques et ardemment
 « épris de la vérité pour elle-même. Tous les systèmes philoso-
 « phiques me passèrent sous les yeux, aucun ne me satisfît.

« Je m'arrêtai au matérialisme simpliste en dépit de son peu de
 « valeur, parce qu'il présentait du moins un critérium positif :
 « l'observation, l'expérience.

« Je n'étais pas dupe cependant des inconséquences de ce
 « système, dès qu'il passe de l'analyse à la synthèse, et je m'aper-
 « cevais fort bien que les matérialistes, en ce qui concerne, par
 « exemple, la vie future, étaient aussi dogmatiques dans leur
 « négation que les métaphysiciens dans leur affirmation, et tout
 « à fait en dehors du fameux critérium employé pour démolir les
 « théories adverses, mais soigneusement remis en vue de l'édifi-
 « cation des théories matérialistes.

« Néanmoins, je demeurais matérialiste ; faute de mieux, je con-

« cluais de la loi d'attraction universelle des atomes à la solidarité
 « de tout ce qui vit, en raison directe du rapprochement des
 « formes, et en théorie comme en pratique, j'étais socialiste,
 « c'est-à-dire que j'admettais pour tous les hommes l'égalité du
 « but à atteindre, et l'obligation de s'entr'aider.

BENOIT MALON,

(A suivre.)

8, rue des Martyrs, Paris.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ÉGYPTE ANCIENNE

(Suite.)

J'arrive maintenant aux conséquences que fournissent les diverses descriptions des parties constitutives de l'être humain, corporelles, animiques et spirituelles, telles qu'elles se trouvent dans le langage hiéroglyphique, spécialement dans le *Livre des Morts*, et je vais montrer leur conformité avec les descriptions de la Qabalah et de l'Ésotérisme. Celui-ci nous apparaît pour la première fois en Allemagne, à la Renaissance, avec les hommes qui donnent le ton au xvi^e et au xvii^e siècle : Agrippa, Van Helmont et autres; mais c'est surtout dans Paracelse qu'on le trouve largement développé.

La doctrine des prêtres Égyptiens, semblable en cela à d'autres doctrines ésotériques, nous représente l'homme comme une monade divisée en sept parties. Ces divisions de l'être humain, je les appellerai simplement les sept principes de l'homme.

Après le plus inférieur, le plus matériel de tous, le corps (en Égyptien, *chat*; en hébreu, *guf*; chez Paracelse le « corps *Élémentaire* ») nous trouvons en second lieu, le principe vital du corps (en égyptien, *anch*; en hébreu, *Coach ha guf*; chez Paracelse, l'*Archée*, ou la *Momie*). Cet *anch*, ou principe vital, doit être considéré comme le souffle de la chaleur vitale (*nifu et bas*); il se perd par conséquent à la mort du corps, mais est prêté de nouveau, au juste, après sa mort, par le Dieu Anubis, le résurrecteur. Une peinture montre ce Dieu Anubis, les mains dirigées comme pour la bénédiction au-dessus d'un cadavre qui git sur la

civière (1). Il en résulte que l'âme, sous la forme d'un oiseau à tête humaine et tenant le symbole de la vie, avec le symbole du souffle, la voile, revient dans le corps ; dès lors, le défunt ne sera plus un *anch*, un vivant n'ayant que le corps, mais un *sahu*, un vivant spirituel. C'est ainsi que s'exprime le texte d'une tablette votive conservée à Vienne : « Le Dieu Anubis lui-même », y est-il dit, « fait de lui un *sahu*. » Une autre peinture analogue porte encore cette inscription : « L'âme apercevant son corps s'unit « à son *sahu* divin. »

Le troisième principe (dans la Qabalah, *Nepesch* ; chez Paracelse, l'*homme Astral* ou *Evestrum*) est nommé *Ka* dans les Hiéroglyphes, et représenté avec deux bras descendant très bas. Les égyptologues ont beaucoup écrit et disserté sur le principe *Ka*. Le Page Renouf et Maspero l'ont représenté comme le reflet, le *Double de l'homme* après la mort ; Paul Pierret (*Le Livre des Morts*, page 316) combat cette interprétation et voit en *Ka*, tout au contraire, la substance corporelle, la personne matérielle, l'individualité du corps. Si l'on se réfère aux descriptions de la Cabalah ou de l'Ésotérisme, on verra que chacune de ces deux opinions, sans être incorrecte, est incomplète : *Ka* est la *Personnalité* de l'homme corporel et en même temps, le *Double*, de nature plus matérielle que le double que nous constatons dans le sixième principe, le *Cheybi*. *Ka* est ainsi l'apparence corporelle du défunt dans les enfers, dans le monde intermédiaire ; il répond complètement au membre supérieur dans le *Zelem de Nepesch* (2).

Le soin avec lequel les Égyptiens avaient coutume de préserver le cadavre de la décomposition, afin d'assurer, comme ils disaient, l'apparition astrale du défunt, suppose la croyance que dans le corps momifié il restait quelque chose d'immatériel, et que ce quelque chose relié aux principes supérieurs rendait l'apparition possible. Il faut donc admettre que les Égyptiens reconnaissaient quelque chose d'analogue au *Habal de Garmin* de la Qabalah, au *Zelem de Nepesh* attaché aux ossements. En fait, nous en trouvons une confirmation, bien que sous un voile mystique, dans ce 154^e chapitre du *Livre des Morts*. La vignette qui orne ce chapitre représente le disque du soleil qui, du haut de la voûte céleste en forme de baldaquin, descend sur la momie ; et le texte l'explique en disant : « il s'enfonce dans le corps » ; quelques lignes plus bas

(1) En langage moderne on dirait que le Dieu Anubis magnétise le cadavre.

(2) Voir dans le *Lotus* de janvier 1888 l'article de Leiningen : *l'Âme d'après la Qabalah*. (N. du T.)

on lit : « (Ceci est) le mystère de cette vie qui est le produit de la « destruction de la vie ». Or cette vie, résultat de l'anéantissement d'*anch* par la mort, peut parfaitement répondre au *Habal de Garnim*.

Le quatrième principe est la *Volonté*, le sentiment (dans la Qabalah, *Ruach* ; chez Paracelse l'*Esprit animal*). Les hiéroglyphes le représentent par le cœur, avec la légende *hati* et *ab*. C'est comme siège du sentiment, de la morale, chez l'homme, que nous avons vu plus haut le cœur placé dans la balance lors du jugement d'après la mort ; et par là nous avons compris pourquoi ce n'était pas l'âme qui était pesée, mais le cœur d'où émanent les bonnes et les mauvaises actions, les œuvres de miséricorde et les prières. C'est aussi dans le sens de volonté, ou d'âme animale, que nous trouvons le mot *hati* dans le *Livre des Morts*. Au chapitre 26, le cœur du défunt lui est rendu, et avec lui la domination sur ses membres, et cela a lieu, y est-il dit « pour le plus grand bien de Ka » le corps astral. Cette expression « pour le plus grand bien de Ka » est remarquable ; elle montre clairement que Ka, le corps astral, était considéré comme la forme corporelle du défunt dans le monde inférieur.

Le cinquième principe est l'*Ame* (*Neschamah* ; chez Paracelse l'*Ame intelligente*), le support de l'entendement, de l'intelligence et de la pensée, représentée en hiéroglyphes par l'épervier à tête humaine, *bai* ou *ba*. Horapello enseigne que Psyché, l'âme, s'appelait *bai* en Égypte. Or, en grec, le mot ψυχη offrait plusieurs sens, savoir : la raison (*ratio*) ; le sentiment (*mens*), l'appétit (*appetitus*) la force vitale (*spiritus vitalis*) ; mais comme nous avons déjà eu à appliquer ces dernières acceptions aux mots *hati*, *ab* et *anch*, le mot *ba* ne peut avoir dans le *Livre des morts* ni le sens de sentiment, ni celui d'appétit ou de force vitale ; il ne peut donc lui rester que celui d'intelligence (*ratio*), et dans ce sens il coïncide parfaitement avec *Neschamah* de la Qabalah.

L'âme est, à la fois, le membre supérieur parmi les trois qui constituent le *Zelem de Ruach* et le membre le plus inférieur du *Zelem de Neschamah* : avec ce cinquième principe, l'âme finit la série des formes représentant la personnalité consciente de l'être humain ; au delà commence la personnalité inconsciente, transcendante.

Le sixième principe (dans la Qabalah, *Chaijah* ; chez Paracelse l'*Ame spirituelle*) est, en langage hiéroglyphique, *cheybi*, l'ombre ; son symbole est ce qui donne l'ombre, le parasol (parfois sous la forme de feuilles de palmier). Il répond aux *αυται* et aux *umbræ* des auteurs classiques, apparence du défunt qui peut être vue, mais

non touchée par le vivant. Le *cheybi* revient journallement sur la terre ; il y revoit ceux auxquels il est attaché, et se réjouit des offrandes qu'ils apportent à son tombeau. On trouve souvent ce principe nommé au duel *Chebty*, ce qui signifie la seconde ombre, et a pour but de le distinguer du corps astral, *Ka*, lequel, en tant que double, est aussi une sorte d'ombre.

Il est à remarquer que très souvent, dans les représentations figurées, le *Cheybi* est renversé le haut en bas ; c'est ce que l'on voit, par exemple, sur une frise de Karnak, représentant des têtes couronnées du *Cheybi* et alternant avec le fouet.

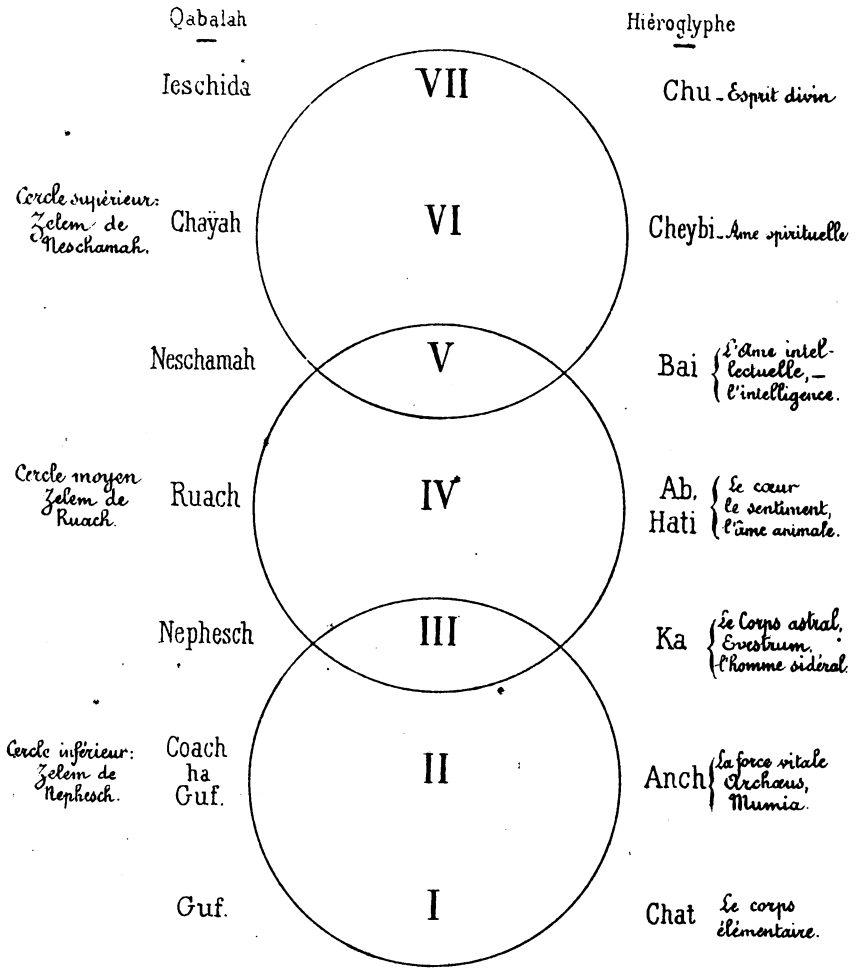
Enfin le septième principe est l'*Esprit* (dans la doctrine similaire, *Jeschida* ; la *Pensée divine* des mystiques allemands, et, chez Paracelse, l'*Homme du nouvel Olympe*) ; les hiéroglyphes le nomment *Chu*, qui signifie l'étincelant, le rayonnant. C'est l'*Esprit* dans l'acception la plus élevée du mot. Uni à *cheybi* et à *bai* il constitue l'individualité du *juste* après la mort, et aussi celle du *damné* (l'expression *chu* s'appliquant à la fois à l'un et à l'autre, en y ajoutant seulement, pour le dernier, le mot *moti*, le deux fois mort). Cet être est le bon ou le mauvais démon, desquels il a été question plus haut (1).

C'est aux êtres composés de ces trois principes supérieurs que me paraissent devoir être identifiés les *δαίμονες*, *γίγνες*, et *ψυχαὶ ἀχραντο* de l'œuvre attribuée à tort à Jamblique : *De mysteriis liber*.

En résumé, nous avons le tableau de la page suivante. (Voir page 176.)

L'ordre que je viens d'attribuer à la classification des principes trouve une première confirmation dans le *xcii^e* chapitre du *Livre des Morts* ; la désignation des principes animiques et spirituels y est donnée dans un ordre certainement prémédité, et toujours en s'élevant du principe inférieur au supérieur. Il y est dit : « Que mon âme ne soit pas captive ; que mon ombre ne soit pas retenue afin que j'ouvre la route à mon *Ba*, à mon *Cheybi* et à mon *Chu*. » Voilà bien les trois principes supérieurs ; plus loin, je trouve encore : « Que la voie des méchants s'éloigne de mon *Ka*, de mon *Ba* et de mon *Chu*. » Ici ce sont les principes 3, 5 et 7 qui se trouvent réunis, c'est-à-dire le membre supérieur de la triade corporelle, celui de la triade spirituelle consciente et celui de la triade spirituelle transcendante. On trouve encore une preuve

(1) Il est traité des mauvais démons, des esprits possesseurs, dans un papyrus magique qui est à Leyde ; il donne les formules d'exorcisme à employer contre leur influence. (W. Pleyte, *Etude sur un rouleau magique du musée de Leyde*, n° 348.)



frappante de la justesse de mon opinion dans le tombeau de Nebunnef à Thèbes. Le défunt est placé sous l'invocation des quatre génies des morts, *Amsath*, *Hapi*, *Tiaumutef*, et *Qebsonuf* qui se présentent toujours dans cet ordre typique : *Amsath* remet au défunt le *ka* ; *Hapi*, son *ab* ; *Tiaumutef*, son *ba* et *Qebsonuf*, son *cheybi* (1).

D'après tout ce qui a été dit jusqu'à présent, il semble excessivement vraisemblable que les parties essentielles de la psychologie égyptienne se sont communiquées plus ou moins directement aux civilisations postérieures. Que la Grèce ait dû son art, sa science et, en partie, ses lois, ses constitutions et ses usages religieux à l'Égypte, c'est ce dont témoignent assez les écrivains grecs. Orphée était déjà un disciple des prêtres Égyptiens, et les mystères Éleusiens qu'il a fondés rappelaient ceux de l'Égypte. Thalès de Milet, qui prédisait assez exactement aux Ioniens une éclipse de soleil, n'aurait pas pu le faire par la seule force de ses propres études, s'il n'avait visité l'Égypte. Pythagore avait poussé fort avant ses connaissances dans la doctrine ésotérique puisqu'il était lui-même un prêtre égyptien ; c'était à l'enseignement des Temples qu'il devait la meilleure part de sa science. Je citerai à ce propos sa connaissance du Tétragramme ou Carré magique en usage aussi chez les Qabalistes. Solon, à qui les hiéroglyphes avaient appris que la mer avait englouti, 9.000 ans auparavant, l'Atlantide (ce continent perdu, objet de savantes recherches dans plus d'un ouvrage récent), Solon, comme Lycurgue, avait pris en Égypte le modèle de ses lois. Platon aussi, il ne faut pas l'oublier, s'était familiarisé, dans ses voyages, avec la sagesse et la philosophie de ce pays.

Dans les premiers siècles du Christianisme, l'Égypte, et spécialement Alexandrie, apparaissent encore une fois dans l'histoire comme le phare de la science, alors que le Néoplatonisme et le Gnosticisme étaient florissants. Les mystiques allemands, eux aussi, à l'apogée du développement de notre civilisation, allèrent, à travers ces écoles, puiser aux vieilles sources de la sagesse égyptienne ; c'est un point indubitable (2). Il est fort probable que Paracelse, tout particulièrement, avait eu l'occasion de s'instruire directement à ces doctrines ésotériques dans le cours de ses

(1) Voir Birch, *On the shade or shadow of the dead* dans les *Trans. Soc. Bibl. Archeol.*, vol. VIII, p. 386.

(2) Voir dans le *Journal des Savants* (Juillet et Mai) le savant compte rendu de M. Franck sur le Gnosticisme égyptien (*N. de la D.*).

voyages en Orient et durant sa longue captivité chez les princes Tartares.

D'autre part, les recherches linguistiques de ces cent dernières années nous ont dévoilé de plus en plus les trésors de sagesse de l'Inde antique, et nous y trouvons encore plus d'un trait caractéristique qui ne permet pas de méconnaître sa parenté avec la doctrine psychologique de l'Égypte : telles sont la théorie du développement progressif de l'être vivant depuis les formes les plus inférieures, à travers une quantité innombrable d'incorporations, jusqu'à l'homme, jusqu'à Dieu; puis la doctrine, annexe de celle-ci, des migrations de l'âme; et encore, les divisions constitutives de l'être humain, dont le nombre toutefois paraît avoir varié selon les époques et les écoles (1).

L'Inde, elle aussi, a-t-elle puisé à la source de la Sagesse ésotérique de l'Égypte, et quand? Était-ce dans les premiers temps ou seulement environ 1300 ans avant J.-C. alors que les rapports commerciaux entre les deux pays ont pris naissance? C'est ce que l'on ne peut encore décider (2). Ce qu'il y a de certain, c'est que les sages brahmines possèdent encore aujourd'hui une grande partie de la sagesse des prêtres égyptiens; aussi les savants occidentaux qui s'intéressent à ces études se rapprochent-ils de ces brahmes de plus en plus. Toutefois, la portée n'est pas diminuée de cette inscription gravée au pied de la statue de la déesse *Neith* à Saïs, la gardienne des mystères :

« Aucun (mortel) n'a encore soulevé mon voile. »

(Traduit du *Sphinx*.)

(1) Voir sur ce sujet les n^{os} précédents du *Lotus*, et notamment le savant résumé d'Amaravella dans les trois derniers mois. (Note du traducteur.)

(2) Voir sur ce sujet la *Mission des Juifs* du marquis de St-Yves.

(Note du trad. Ch. Barlet.)

UNE FRATERNITÉ D'ADEPTES

—
 AU XVII^e SIÈCLE

Nous avons copié en entier le chapitre XII d'un livre paru en 1712, intitulé *Voyage du sieur Paul Lucas par ordre du Roi dans la Grèce, l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique*. Paul Lucas est un voyageur consciencieux dont les découvertes d'abord taxées d'exagération furent reconnues exactes par des voyageurs postérieurs. Du reste, le récit qui suit a un ton de simplicité et de véracité qu'on ne saurait méconnaître ; de plus, il vient à l'appui de l'article *l'Elixir de vie*, paru dans les N^{os} 2 et 3 du *Lotus*.

« Le 9, je fus me promener à Bournous Bachy (*Asie Mineure*) ; j'y joignis une personne de considération du pays qui m'y avait donné rendez-vous, et nous fûmes ensemble à une petite mosquée où est enterré un de leurs plus fameux Dervis. C'est un Dervis qui en a toujours la garde, et ces sortes de lieux sont destinés aux promenades et aux récréations. Nous fûmes introduits dans un petit chiostre où nous trouvâmes quatre Dervis ; ils nous firent toutes les civilités imaginables et nous invitèrent même à manger avec eux. L'on nous avait assuré et nous le connûmes bientôt par leur conversation, qu'ils étaient des Dervis illustres et véritablement savants. Il y en avait un qui se disait du pays des Usbecs ; il me parut être plus docte que les autres ; je crois qu'il savait toutes les langues du monde. Comme il ne me connaissait pas pour Français, après avoir parlé turc pendant quelque temps, il me demanda si je savais parler latin, espagnol ou italien. Je lui dis qu'il pouvait me parler italien, mais il remarqua bientôt que ce n'était pas ma langue naturelle. Ainsi jugeant que je n'étais pas d'Italie, il me pria de lui dire de quel pays j'étais. Lorsqu'il le sut il me parla français comme un homme qui aurait été élevé à Paris. » Comment, lui dis-je, auriez-vous demeuré en France ? » Il me répondit qu'il n'y avait jamais été, mais que son inclination le portait fort à entreprendre le voyage. Je l'excitai beaucoup à le faire et pour le persuader je lui dis qu'il n'y avait point de royaume sur la terre où l'on fût plus poli ; que les étrangers surtout y étaient bien reçus partout, et qu'il ne pouvait attendre que beaucoup de satisfaction d'un pareil voyage. « Non, non, me répondit-il, je n'en ferai rien ; je serais fou de compter sur ces espérances ; je suis un savant, ainsi je sais qu'on ne m'y lais-

serait pas en repos, ce m'est assez pour n'y plus songer. » J'eus beau l'assurer qu'il se trompait, qu'on lui avait sans doute mal parlé de mon pays, et que la France, au contraire, était une pépinière de savants, que le roi dont j'avais le bonheur d'être sujet les avait toujours aimés. J'eus beau lui dire que, quoique je ne fusse pas de ces savants de profession, Sa Majesté ne laissait pas de me faire faire à ses dépens les voyages où il me voyait engagé, et cela afin de découvrir les choses qui restent encore à connaître pour perfectionner les sciences; comme les herbes qui peuvent servir à la médecine, les monuments antiques qui peuvent éclaircir des faits de l'antiquité et par conséquent rendre l'histoire plus complète, les pays même dont la vue vérifie les cartes géographiques; enfin j'eus beau lui rapporter des preuves de l'amour qu'on a en France pour les sciences et pour les savants, il attribua tout au climat, et ne parut approuver ce que je disais que par un effet de sa civilité. Il était pourtant ravi de m'en entendre parler si avantageusement, il me dit même qu'il en prendrait quelque jour le chemin. La conversation finie, les Dervis nous menèrent à leur maison; elle est au bas de la montagne et proche de Bournous-Bachy; nous y bûmes le café; je pris congé d'eux et leur promis de revenir les voir. De là je fus dans un lieu voisin, où je trouvai trois inscriptions que j'ai mises à la fin, nombres 8, 14, 15 et 16.

Ensuite j'allai visiter la prison, où il y a un grand nombre d'appartements pour les prisonniers. Au milieu est un puits de plus de 150 pieds de profondeur; c'est là qu'on met les plus scélérats. Il y avait pour lors un homme accusé d'avoir enlevé la femme d'un autre et de plusieurs autres grands crimes. Du haut du puits on lui jettait du pain et avec une ficelle on lui descendait une petite cruche pleine d'eau. Ce jour-là, je fis encore le tour du Château. Il est flanqué d'une muraille double; mais elle tombe en ruine, dans les endroits où il n'y en a point, la roche est coupée fort droite, et il est peu de murs qui soient aussi difficiles à escalader.

Le 10, le Dervis des Usbecs me rendit ma visite. Je le reçus le mieux qu'il me fut possible et comme il m'avait paru un savant curieux, je lui fis voir des manuscrits que j'avais achetés. Il les trouva rares et de bons auteurs. Je dirai à la louange de ce Dervis que c'était un homme dont l'extérieur même était véritablement extraordinaire. Il m'apprit de fort belles choses sur la médecine et il m'en promit pour la suite encore bien d'autres. Mais il faut, me dit-il, quelques préparations de votre part et j'espère que vous serez quelque jour en état de profiter des lumières que je puis répandre dans votre entendement. A le voir

on ne lui aurait pas donné plus de trente ans ; mais par ses discours, il paraissait avoir déjà vécu plus d'un siècle. On se le serait encore plus persuadé par le récit qu'il faisait de plusieurs longs voyages qu'il disait avoir faits. Il me conta qu'ils étaient sept amis qui couraient ainsi le monde, tous sept dans l'intention de devenir plus parfaits ; qu'en se quittant, ils se donnaient le rendez-vous dans quelque ville pour vingt ans après ; et que les premiers arrivés ne manquaient pas d'y attendre les autres. Cela me fit croire que cette fois là Brousse avait été choisie pour le rendez-vous par ces sept savants. Ils y étaient déjà quatre et ils étaient entre eux si unis qu'on voyait bien que ce n'était pas le hasard, mais une longue connaissance qui les y avait rassemblés. Dans un long entretien avec un homme d'esprit, on a occasion de parler de plusieurs curiosités. La religion et la nature furent tour à tour le sujet de nos discours ; enfin nous tombâmes sur la Chimie, l'Alchimie et la Cabale. Je lui dis que tout cela et surtout les idées de la pierre philosophale passaient dans l'esprit de bien des gens pour des sciences fort chimériques. » Cela ne vous doit pas étonner, me répondit-il. Premièrement, rien ne doit surprendre dans cette vie ; le véritable Sage écoute tout sans scandale ; mais s'il a assez de modération pour ne pas brusquer un vulgaire ignorant, est-il obligé d'abaisser son esprit, parce que les autres ne sauraient comprendre ce qu'il voit ; et doit-il se soumettre au jugement d'une populace aveugle, parce qu'elle ne saurait soutenir une lumière dont les yeux du vrai Sage ne peuvent être éblouis ? Qui dit Sage, continua-t-il, dit un homme à qui seul, il appartient de philosopher. Il n'a aucune attache pour le monde. Il voit tout mourir et renaître en sa présence sans s'en donner le moindre souci ; il peut se procurer plus de richesses que n'en ont les plus grands rois ; mais il met tout sous ses pieds et ce mépris généreux le rend, dans l'indigence même, supérieur à tous les événements. »

Je l'arrêtai en cet endroit. » Avec toutes ces belles maximes, lui dis-je, le Sage meurt comme les autres : que m'importe donc d'avoir été sage ou fait le fou toute ma vie, si ma sagesse n'a aucun privilège au-dessus de la folie, et que l'un n'empêche pas de mourir plutôt que l'autre. — Oh ! m'ajouta-t-il, je vois bien que vous n'avez connu aucune véritable philosophe. Apprenez donc qu'un philosophe tel que je vous le peins, meurt à la vérité (car la mort est une chose attachée à la nature et dont il n'est pas de l'ordre de s'exempter) mais qu'il fait aller sa vie au terme, c'est-à-dire jusqu'au temps qui a été marqué par le Créateur. L'on a observé que ce temps est de mille ans et que c'est seulement jusque-là que vit le sage. Il y parvient par la connaissance qu'il a de la vraie

médecine. Par elle, il sait éloigner de lui tout ce qui empêche les fonctions et peut détruire le tempérament de sa nature. Par elle il apprend toutes les choses dont Dieu avait donné la connaissance au premier homme. Le premier homme les connut par sa raison ; mais ce fut cette même raison qui les lui ôta de l'esprit ; parce qu'étant parvenu à ces connaissances naturelles, il y mêla ses propres idées. Par cette confusion qu'enfantait une folle curiosité, il rendit défectueux l'ouvrage même du Créateur : c'est ce que le sage tâche de redresser. Les animaux n'agissant que par instinct se sont conservés dans la première institution, et ils ne vivent pas moins à présent qu'au commencement du monde. L'homme est beaucoup plus parfait ; mais a-t-il fait état de cette distinction avec laquelle on l'avait regardé, et n'a-t-il pas, par sa propre faute, perdu ce beau privilège de vivre mille ans qu'il devait conserver avec tous les soins possibles ?

« C'est donc là ce que les véritables Sages ont retrouvé, et afin que vous ne vous y trompiez plus, c'est là ce qu'on appelle la Pierre philosophale, qui n'est point une science chimérique comme le pensent les demi-savants, mais une chose très réelle. Au reste, elle est connue de peu et même impossible à la plupart, que l'avarice ou la débauche tuent ou que l'envie de vivre fait mourir

Surpris de tout ce que j'entendais : « Comment, lui dis-je, vous voudriez assurer que tous ceux qui ont trouvé la Pierre Philosophale vivent mille ans ? — Sans doute répliqua-t-il, d'un ton plus sérieux. Lorsque Dieu a favorisé quelque mortel de cette belle connaissance, il ne tient qu'à lui de vivre ses mille ans comme le premier homme. » Je lui dis que dans notre pays, il s'était trouvé quelques-uns de ces heureux mortels qu'on disait avoir eu la science vivifiante, mais qu'assurément, ils n'avaient pas attendu à un âge si décrépit pour se rendre à l'autre monde. « Mais, continua-t-il, ne savez-vous pas qu'on donne le nom de philosophe à grand marché ; ils ne l'étaient pas ou ils ont dû vivre le temps que je vous marque. »

Enfin je lui parlai de l'illustre Flamel et je lui dis que malgré la Pierre philosophale, il était mort dans toutes les formes. A ce nom, il se mit à rire de ma simplicité. Comme j'avais presque commencé à le croire sur le reste, j'étais extrêmement étonné de le voir douter de ce que j'avais dit. S'étant aperçu de ma surprise, il me demanda encore sur le même ton, si j'étais assez bon pour croire que Flamel fût mort. » Non, non, me dit-il, vous vous trompez : Flamel est vivant ; ni lui, ni sa femme ne savent encore ce que c'est que la mort. Il n'y a pas trois ans que je les ai laissés l'un et l'autre aux Indes, et c'est un de mes plus fidèles amis. » Il

allait même me marquer le temps qu'ils avaient fait connaissance, mais il se retint et me dit qu'il voulait m'apprendre son histoire que sans doute on ne savait pas en mon pays.

« Nos Sages, continua-t-il, quoique rares dans le monde, se rencontrent également dans toutes les sectes, et elles ont en cela peu de supériorité l'une sur l'autre. Du temps de Flamel, il y en avait un de la religion juive. Pendant les premiers temps de sa vie, il s'était attaché à ne point perdre de vue les descendants de ses frères : et sachant que la plupart s'étaient allés habituer en France, le désir de les voir l'obligea à nous quitter pour en faire le voyage. Nous fîmes ce que nous pûmes pour l'en détourner, et plusieurs fois il changea de dessein par nos conseils. A la fin, son envie extrême d'y aller, le fit partir, avec promesse de nous rejoindre le plus tôt qu'il lui serait possible. Il arriva à Paris qui était dès lors, comme à présent, la capitale du royaume. Il trouva que les descendants de son père étaient chez les Juifs en grande estime. Il vit, entre autres, un Rabin de sa race, qui paraissait vouloir devenir savant ; c'est-à-dire qui cherchait la véritable philosophie et travaillait au Grand œuvre. Notre ami ne dédaignant point de se faire connaître à ses petits-neveux, lia avec lui une amitié étroite et lui donna beaucoup d'éclaircissements. Mais comme la première matière est longue à faire, il se contenta de mettre par écrit toute la science de l'œuvre, et pour lui prouver qu'il ne lui avait point écrit des faussetés, il fit en sa présence une projection de trente ocques (1) de métal qu'il convertit en un or des plus purs. Le Rabin, plein d'admiration pour notre frère, fit tous ses efforts pour le retenir auprès de lui. Ce fut en vain, il ne voulut pas nous manquer de parole. Enfin le Juif ne pouvant rien obtenir de lui changea son amitié en une haine mortelle, et l'avarice qui l'étouffait déjà lui fit prendre le noir dessein d'éteindre une des lumières de l'Univers. Mais voulant dissimuler, il pria ce Sage de lui faire l'honneur de rester quelques jours chez lui, et pendant ce temps-là, par une trahison inouïe, il le tua, et lui prit toute sa médecine. Des actions horribles ne sauraient demeurer longtemps impunies. Le Juif fut découvert, mis en prison et pour quelques autres crimes dont on le convainquit encore, il fut brûlé vif. La persécution des Juifs de Paris commença peu de temps après et vous savez qu'ils en furent tous chassés. Flamel, plus raisonnable que la plupart des autres Parisiens, n'avait pas fait difficulté de se lier avec quelques Juifs. Il passait même chez eux pour une personne d'une honnêteté et d'une probité reconnues.

(1) Un ocque pèse trois livres.

Cela fut cause qu'un marchand juif prit le dessein de lui confier ses registres et tous ses papiers, persuadé qu'il n'en userait point mal, et qu'il voudrait bien les sauver de l'incendie commun. Parmi ces papiers se trouvaient ceux du Rabin qui avait été brûlé et les livres de notre Sage. Le marchand, sans doute occupé de son commerce, n'y avait pas fait grande attention. Mais Flamel, qui les examina de plus près, y remarquant des figures de fourneaux, d'alambics et d'autres vases semblables et jugeant avec raison que ce pourrait être le secret du Grand œuvre, crut ne pas devoir s'en tenir là. Comme ces livres étaient hébreux, il s'en fit traduire le premier feuillet ; ce peu l'ayant confirmé dans sa pensée, pour user de prudence et n'être pas découvert, voici de la manière dont il s'y prit. Il se rendit en Espagne, et comme il y avait des Juifs presque partout, dans chaque endroit il en priaît quelqu'un de lui traduire une page de son livre. L'ayant traduit tout entier par ce moyen, il reprit le chemin de Paris. En revenant il se fit un ami fidèle qu'il menait avec lui pour travailler à l'œuvre et à qui il avait dessein de découvrir son secret dans la suite, mais une maladie le lui enleva avant le temps. Ainsi Flamel, de retour chez lui, résolut de travailler avec sa femme. Ils en vinrent à bout et par là s'étant acquis des richesses immenses, ils firent bâtir plusieurs grands édifices publics et enrichirent plusieurs personnes. La Renommée est quelquefois une chose fort incommode, mais un Sage sait par sa prudence se tirer de tous les embarras. Flamel vit bien qu'on l'arrêterait s'il passait pour avoir la Pierre philosophale ; et il y avait peu d'apparence qu'on fût longtemps sans lui attribuer cette science, après l'éclat qu'avaient fait ses largesses. Aussi en véritable philosophe, qui ne se soucie pas de vivre dans l'esprit du genre humain, il trouva le moyen de fuir en faisant publier sa mort et celle de sa femme. Par ses conseils elle feignit une maladie qui eut son cours. Et lorsqu'on la dit morte, elle était près de la Suisse où elle avait ordre de l'attendre. L'on enterra pour elle, un morceau de bois et des habits, et pour ne point manquer au cérémonial, ce fut dans une des églises qu'elle avait fait bâtir. Ensuite, il eut recours au même stratagème pour lui ; comme l'on fait tout pour de l'argent, il n'eut pas de peine à gagner les médecins et les gens d'église. Il laissa un testament dans les formes, où il recommandait avec soin qu'on l'enterrât avec sa femme et qu'on élevât une pyramide sur leurs sépultures. Un second morceau de bois fut enterré à sa place, pendant que ce Sage était en chemin pour rejoindre sa femme. Depuis ce temps-là, ils ont mené l'un et l'autre une vie philosophique et ils sont tantôt dans un pays, tantôt dans un autre. Voilà

la véritable histoire de Flamel et non pas ce que vous en croyez ni ce que l'on en pense follement à Paris où peu de gens ont connaissance de la vraie sagesse. »

Ce récit me parut et est en effet fort singulier ; j'en fus d'autant plus surpris qu'il m'était fait par un Turc que je croyais n'avoir jamais mis le pied en France. Au reste, je ne le rapporte qu'en historien et je passe même plusieurs autres choses encore moins croyables, qu'il me raconta cependant d'un ton affirmatif. Je me contenterai de remarquer que l'on a ordinairement une idée trop basse de la science des Turcs, et que celui dont je parle est un homme d'un génie supérieur. »

CRITIQUE LITTÉRAIRE

A CŒUR PERDU

de *Joséphin Péladan* (Paris, Edinger, éditeur).

« De tous les ennemis cachés au fond du cœur, dit la sagesse hindoue, il n'en est pas de plus terrible que la volupté ; son vainqueur est maître du monde. » Humanisation de la polarité universelle, la sexualité est force cosmique. Ceux qui veulent devenir plus forts que la force, qu'il osent seuls se couvrir du bouclier de Persée, car Andromède, éprise du monstre, devra être délivrée malgré elle ; mais laissons les vierges devenir mères, et respectons l'innocence de ceux qui n'ont autre chose à donner ni à perdre. Nous avons connu des lutteurs qui croyaient avoir terrassé l'hydre et conseillaient ainsi la chasteté : « La femme cherche qui la fuit et fuit qui la cherche : fuyons la femme. » L'élève-dieu d'*A cœur perdu* emploie un raisonnement bien humain et semblable. Les femmes aiment qu'on les étonne, et Nébo est étonnant. Il enlève à la princesse Paule ses illusions sentimentales pour mettre en place les morbides de l'androgynat. La mise en scène de sa prise de possession aboutit à un monologue comique, et sa frayeur d'être bourgeois, à l'impuissance de première nuit d'alcôve. Si les femmes aiment à être mystifiées, du moins le livre de M. Péladan aura de nombreuses lectrices.

Avec une imagination quintessenciée et un sens artistique raffiné au cinquième degré, l'auteur nous dit des plaisirs qui

seront vulgaires pour la sixième race. La foule alors cherchant des satisfactions moins bestiales que psychiques, les théâtres joueront de tous points des possessions amenées par ensorcellement ; les cirques auront des combats de gladiateurs, avec les forces astrales pour épées. L'homme se sera éloigné de l'animalité, mais aura progressé idéalement dans le vice comme dans la vertu. Ce tournant sera fort dangereux dans l'évolution spirituelle, et je crains qu'il n'en soit de même du présent ouvrage, très avancé, mais dans une voie qui semble obliquer à gauche. Jamais peut-être la sensation n'avait été si habilement et si coquettement déguisée en idéal, ni célébrée en style aussi charmeur, bien que par instants la déliquescence nous en répugne comme d'un roquefort trop avancé ; cette prédilection personnelle s'affirme, dans la préface surtout, par des phrases de ce genre, prouvant du moins que le pédantisme littéraire n'est aucunement en décadence : « Elencitivement, l'éthopoète croit être resté, ferme et semblable, sur les points *Révélés* et *Romains*, en ces quatre premiers tomes. » Le catholicisme aristocratique surprend chez un écrivain qui semble posséder quelques notions ésotériques. Pour qu'un occultiste, même commençant, professe un dédain aussi avoué de la libre-pensée et de la démocratie, il faut qu'il s'en soit laissé imposer par quelque bande noire, car il y a des occultistes jésuites, comme il y a des jésuites occultistes, dont tous les efforts sont dirigés contre l'œuvre de la magie blanche. L'auteur, évidemment de bonne foi, ne se sent pas satisfait : « Devant le trentain de romans à écrire encore, il s'avoue, sur tous les autres points, en étude, en recherche, en vibration ; la vie le pousse. » Et nous nous permettrons de dédier à sa réflexion une histoire possible.

Aux temps dévots, deux couvents florissaient sur deux collines, habités par des religieux de ferveur si édifiante que le Malin en fut inquiet. Se glissant, à la nuit, dans l'un des monastères, il souffla de l'orgueil dans les tuyaux de l'orgue, et caressa les chastes cloches d'un attouchement impur. Bientôt les moines du couvent infesté se livrèrent à des excès tellement scandaleux que ce fut dans le pays un *tolle* général contre tous les porteurs de froc. La population, soulevée, brûla l'asile de la perdition, mais aussi, hélas, celui de l'innocence ; et le suivant sabbat vit grande liesse de sorcières enfardées et de seigneurs à pieds fourchus chaussés de bottes vernies.

Entre les Elohim des sept péchés capitaux, à qui Nébo jette un cantique superbe de forme et de souffle, il en est qu'il semble bien vénérer avant tous les autres ; et, en effet, l'orgueil est le

premier, le germe et la synthèse des grands vices : l'antithèse non seulement de l'humilité, mais aussi de la sympathie, et en résumé de toutes les vertus que cache le véritable occultiste. Loin d'exalter sa personnalité, le mage blanc la submerge sous les flots d'amour jaillis de son individualité spirituelle ; loin de demander si « l'âme d'autrui n'est pas la matière d'opérations théurgiques », il professe pour la liberté humaine un respect si éclairé et si complet qu'on l'a pu prendre pour de l'égoïsme. Il faut un sens délicat pour s'avouer la vaine bassesse des désirs qui passionnent *notre* humanité : il y a une vertu plus haute à s'humilier avec les humbles, à partager le pain ou à l'occasion le vin du pauvre, et, en séchant les larmes d'autrui, à ne laisser soupçonner par le moindre signe que leur source est tarie en nous-même. L'adepte n'a pas à faire souffrir pour régner, parce que son royaume n'est pas de ce monde. « Avant que la voix puisse parler en la présence des Maîtres, elle doit avoir perdu le pouvoir de blesser » (1). Mérodack, effaçant magnétiquement l'œuvre de son imprudent confrère, nous rappelle ces esclaves romains dont le rôle était dans les orgies de faire circuler des coupes d'eau tiède.

Par contre, la note dans laquelle le lecteur est averti que « le chapitre contenant le traitement psychopathique détaillé a été supprimé comme exotériquement dangereux », nous fait songer malgré nous à certain chevalier qui voulait purger le monde de monstres imaginaires, et s'était fait armer par un cabaretier. Ceci est un peu plus que de la bonne foi, et le scepticisme du romancier ne suffit pas à absoudre la naïveté de l'occultiste. « Sexuellement, je n'admets que le Renoncement ou l'ordinaire passionnalité. » Cette conclusion morale peut justifier l'immoralité du roman. Mais, ésotériquement, nous n'admettons que le Silence ou la commune ignorance. « Le reste, Comedia dell'Arte, » bien moins instructive qu'amusante ; hautement amusante, d'ailleurs, d'une hauteur trop rare en notre époque pour être appréciée à sa valeur. Et si, comme occultiste, nous avons dû juger un peu sévèrement peut-être, comme artiste et littérateur, nous n'avons qu'un mot à ajouter : Le livre de M. Péladan est une œuvre magnifique.

(1) *Lumière sur le sentier.*

LES SYMBOLES

de Maurice Bouchor (Paris, G. Charpentier et C^{ie}, éditeurs).

« Ce volume s'ouvre par un acte de foi, aucune des formes que la pensée humaine a prêtées à Dieu n'y est adoptée de préférence à toutes les autres ; mais j'attribue aux plus humbles comme aux plus sublimes une part de vérité. » Qui parle ainsi est de droit, sinon de fait, un de nos frères, et tous les théosophes voudront se reposer à la lecture de ces vers pleins de fraîcheur, harmonieux sans monotonie ni prétention, qui chantent tout à la fois à l'oreille, au cœur et à l'âme. Une simplicité de haut goût et constante, un peu trop constante peut-être, car l'enthousiasme convient parfois en des sujets aussi élevés, est la caractéristique du livre et de l'auteur. Le livre, revue poétique des croyances humaines, est, avec infiniment plus de profondeur, ce qu'est en prose la Bible de l'Humanité, de Michelet. L'auteur, franchement, nous dit dans sa préface l'histoire de sa pensée à lui, et malheureusement s'arrête au moment où le développement mental allait faire place au développement psychique. Chrétien dans son enfance ; matérialiste dans l'adolescence, mais d'un matérialisme ennobli par un profond amour de la nature ; artiste et musicien ; dès lors, doutant et insatisfait, peut-être parce que mal renseigné sur le mysticisme et, pour finir, poète, faute de mieux : les germes sont là, l'arbre s'est couvert de fleurs, vienne un rayon, il fléchira sous les fruits.

Je ne te connais pas, mon Dieu, mais je t'adore.

.
 Je ne sais pas, Seigneur, qui t'a le mieux compris.
 Tu ne dédaignes point les plus humbles esprits,
 Et peut-être aimes-tu leur instinctif hommage
 Autant que l'oraison magnifique du mage.

Cette déclaration, sublime d'humilité, est la meilleure et la seule réponse au névrosisme pessimiste de notre époque, et les Hosannahs de M. Bouchor devraient se lire après les Blasphèmes de son ami Richepin. Une autre qualité merveilleuse est la couleur locale que, sans effort apparent, cet artiste sait donner à sa poésie. Rien de plus égyptien que le chant de l'âme heureuse, qu'on pourrait prendre pour la traduction de certains passages du *Livre des Morts*. Rien de plus Paradis terrestre que la scène où

Ève présente à son bien-aimé qui s'en revient des champs, ses nourrissons plus roses que des fleurs, assoupis

à force de tendresses,
De chants et de baisers, de lait et de caresses.

Cette scène se passe après la faute d'Adam ; la sereine résignation dont est empreint le langage de celui-ci serait plus que suffisante à la racheter.

Courbe-toi devant Dieu, mais sans honte. Aujourd'hui
Nous sommes plus parfaits et plus dignes de lui
Que tous les verts palmiers qui croissaient sans culture.

Rien de plus biblique encore que l'hymne du prophète consolant les captifs de Babylone, ou la vision du Salomon cabbaliste, quand,

Sur l'arche paisible où sommeille la Loi
Que la main du Seigneur écrit dans la pierre,
Les deux taureaux, avec des ailes de lumière,
Libres, transfigurés, ronflant des jets de feu,
Planèrent en chantant la force de leur Dieu.

L'auteur sait adapter la forme artistique à l'élargissement progressif des conceptions mythiques, et ce parfait esthète fait tout sentir avec juste mesure, même les saveurs aphrodisiaques.

Istar, je ris de toi ! cherche ailleurs un vrai mâle.
Après vos longues nuits Tammouz restait tout pâle.
O ma sœur, il te faut de plus rudes amants.
N'as-tu pas étouffé dans tes embrassements
Un étalon lascif, mais trop débile encore,
Qui hennissait vers toi du couchant à l'aurore ?
N'as-tu pas fait mourir à force de baisers
L'aigle qui palpitait sur tes flancs embrasés,
Qui becquetait ta chair dans vos âpres démenes
Et qui t'enveloppait de ses ailes immenses ?

Nous aimons moins les poésies indiennes et zoroastriennes. L'inspiration s'y ressent un peu de la sécheresse des pseudo-orientalistes auxquels M. Bouchor semble avoir emprunté ses données. Nous ne pouvons cependant résister au plaisir de cueillir un lotus dans la prière au Bouddha.

Le désir, dans le fond de ton être, s'est tu ;
Et si tu tiens encore, âme désabusée,

A ce monde pétri de rêve et de douleur,
C'est ainsi qu'au brillant calice de la fleur
Tient une perle de rosée.

La classification adoptée n'est pas non plus à l'abri de toute critique et semble se ressentir de la même influence. Pourquoi Vishnou, par exemple, est-il célébré après Jéhovah, et les divinités aryennes après celles des Assyriens? Pourquoi aussi l'auteur garde-t-il le silence sur les doctrines chinoises, pleines de poésie et de profonde philosophie, et par lesquelles devrait commencer toute description cyclique des religions humaines? Cette omission, il est vrai, est bien compensée par les grands épisodes des mythologies celtique et scandinave, trop souvent oubliées.

Mais le poète, Ionien, semble plus à l'aise en Grèce que partout ailleurs. La *Terre et l'Amour*, résumé embelli de la cosmogonie d'Hésiode, les *Travaux d'Hercule*, perle du livre, la *Nuit d'Été*, courte et délicieuse, enfin l'*hymne à Bacchus*, sont des morceaux superbes qu'il faudrait citer tout entiers pour leur faire justice.

En résumé, cet ouvrage pourrait porter le sous-titre d'introduction aux études ésotériques, bien que la vérité y soit plutôt devinée qu'entrevue, et devinée avec le cœur plutôt que spirituellement ou même mentalement. Aussi ne parlerons-nous pas des Notes qui en forment l'appendice : si une œuvre n'exprimait que la science de son auteur, celle-ci ne se distinguerait pas de l'ordinaire : mais elle est poétique bien plus que didactique; elle exprime surtout l'âme, et exhale un parfum que nous savons apprécier. L'oreille emplit d'harmonie, nous fermons ce volume, et souhaitons que l'auteur en puisse donner la vraie conclusion dans la seconde partie qu'il nous annonce.

AMARAVELLA (M. S. T.).

LES JOYAUX

Un par un nos bonheurs descendent dans les ombres;
Étoiles de nos cœurs, ils filent dans la nuit;
Et les temps après eux nous paraissent plus sombres;
Le regret vainement pour les ravoir les suit.

Où vont-ils reposer sans flamme et sans lumière ?
 En un pays sans nom ils tombent en joyaux
 Que des gens inconnus et de race étrangère
 Ramassent pour orner leurs colliers, leurs anneaux.

Êtres insoupçonneurs des humaines misères,
 Ils se parent, joyeux, de nos bonheurs perdus ;
 Chauds aveux des amants, songes tout bleus des mères,
 En rubis, en saphirs, sont là-bas descendus.

GUYMIOT.

PENSÉES

Il n'est pas étonnant que mon métier de balayeur du temple de la Vérité en soulève contre moi les ordures. (*Saint-Martin le théosophe.*)

*
*

J'ai senti que ceux qui sont accoutumés à saluer les croix, devraient à tous les pas avoir le chapeau à la main, puisque l'universalité des êtres n'existe et ne se meut que par ce pivot. (*Id.*)

*
*

Voulez-vous que votre esprit soit dans la joie ? Faites que votre âme soit dans la tristesse. (*Id.*)

*
*

Celui qui voit l'inaction dans l'action et l'action dans l'inaction, celui-là possède l'illumination spirituelle parmi les hommes, il accomplit d'une manière droite tout ce qu'il fait. (*Bhagavat-Gita*, 4, 13.)

*
*

Plus que toutes les autres les idées françaises ont besoin de l'influence étrangère pour tempérer ce qu'elles ont de trop arrêté et de trop dogmatique (*Herbert Spencer*).

PETIT BULLETIN THÉOSOPHIQUE

The Theosophist (*Le Théosophe*) : revue mensuelle publiée à Adyar (Madras) et fondée par H. P. Blavatsky ; abonnement 25 francs. — **Sommaire d'avril** (traduction) : *Les présages physiques d'un avatar*, par H. S. Olcott. — *Enseignements travestis : la trinité des patriarches*, par Henry Pratt. — *Le bouddhisme ésotérique et sa cosmogonie*, par E. D. Fawcett. — *The Angel Peacock*, par M. Collins. — *Le Védanta*, par le secrétaire de la S. T. d'Adyar et le

pandit N. Bhashyacharya. — *Le psychisme et la quatrième dimension*, par Charles Johnston. — *Les commentateurs védiques*, par N. Bhashyacharya. — *Kaivalyanavanita de Sri Thandavaraya Swamygal*, traduit par Sundaram Pillay. — *Correspondance*. — *La civilisation hindoue dans l'Amérique ancienne*, etc.

Lucifer (*texte anglais*) : revue mensuelle, dirigée par H. P. Blavatsky et Mabel Collins; Londres; Redway, éditeur; abonnement, 15 fr. — **Sommaire d'avril** : *Le bien qu'a fait la Théosophie dans l'Inde*. — *Vérités évidentes et déductions logiques*, par F. Hartmann. — *Une étrange aventure*, par Anna Kingsford. — *Illumination*, poésie, par Harij. — *Le moine blanc*, roman, par M. Collins. — *La doctrine bouddhiste du ciel occidental*, par le R^{év.} Joseph Edkins. — *La fleur et le fruit*, roman, par M. Collins. — *Philosophie ultime*, par Herbert L. Courtney, et *Note directoriale*. — *Les conférenciers chrétiens qui traitent du bouddhisme et la vérité des faits selon les bouddhistes*. — *Occultisme pratique*. — *Correspondance*. — *La crucifixion de Jésus, allégorie*, par le Révérend T. G. Headley. — *Revue des livres* : *Les mystères de l'Horoscope d'Ely-Star*, etc. — *Notes astrologiques*, etc.

Le Sphinx (*texte allemand*) : revue mensuelle, dirigée par le Dr Hubbe-Schleiden, à Leipzig; abonnement : 7 fr. 50. — **Sommaire d'avril 1888** (traduction) : *Expériences médianimiques de Zollner*. Notes tirées du journal de Gustave Théodore Feichner (œuvre posthume). — *Le renversement de l'espace, d'après des exemples mystiques*, par Carl du Prel. — *Les fantômes en Norvège*, par Johannès Musäus. — *Néoromancie et Théurgie au point de vue des recherches psychiques actuelles* (suite), par Carl Kiesewetter. — *Solution du mystère de l'homme par la psychologie expérimentale*, par Carl de Leiningen. — *Théorie de l'hypnose*, par le Dr Hubbe-Schleiden. — *Les limites de la philosophie*; réponse au Dr Von Goeler, par Dr Edward von Hartmann. — *Psychologie appliquée à la pratique du droit*, par Max Dessoix. — *Notes diverses* : *L'hypnotisme à la cour d'Espagne*. — *Suggestion sans hypnose*. — *La conduite de la vie est la pierre de touche des religions*. — *American journal of Psychology*. — *Le Mesmérisme en Angleterre*, etc.

The Path (*Le Sentier*), revue mensuelle, publiée à New-York, par notre frère W.-Q. Judge; abonnement 10 fr. — **Sommaire d'avril** (traduction) : *Le flux de la vie*, par Ch. Johnston. — *Un serviteur des Maîtres, le colonel H. S. Olcott*, par W. Q. Judge. — *Le dogmatisme en Théosophie*, par Alex. Fullerton. — *L'âge actuel*; *le Kali youga*. — *Réponses aux questions*. — *Livres nouveaux*; *Réincarnation*; *The secret symbols of the Rosicrucians*; *les Lys noirs*; *A visishtadwaita catéchisme*. — *Mouvement théosophique*. — *Expériences de transmissions de pensées*. — *Les chants du silence*, poésie, par Nizida.

The Platonist (*Le Platonicien*), revue mensuelle, dirigée par notre frère Th. Johnson, à Osceola, Missouri; abonnement : 15 fr. — **Sommaire d'avril** (traduction) : *Sur la caverne des nymphes de l'Odyssée*, par Porphyre, traduit du grec original. — *Le Desatir céleste : Namah à Sa Sainteté Ji Afram*, traduction de Mirza Mohamed Hadi. — *La pureté sociale*. — *Le druidisme et l'occultisme populaire dans le pays de Galles*. — *Les Institutes théologiques de Proclo*s, nouvelle traduction et commentaires. — *Des songes par Synesios*, traduction et notes de Isaac Meyer.

Le Directeur-Gérant : F. K. GABORIAU.